

Bulletin
des
AMIS DE FREINET

N°12

*Supplément à l'EDUCATEUR n° 15/16 - 15 avril - 1er mai 1972
Directeur de la publication: Maurice BEAUGRAND - Responsable de la rédaction: Michel BARRE
Boulevard Vallombrosa - B.P. 251 - CANNES 06 - Imprimerie C.E.L. CANNES.*

A P P E L A U X C A M A R A D E S

Comme chaque année à pareille époque, en raison du caractère saisonnier de son activité, la C.E.L. a besoin d'un soutien de trésorerie.

En 1970 et 1971, ce soutien a été assuré par les prêts faits par les camarades au titre de la Caisse des Créditeurs Associés.

Mais un certain nombre d'entre eux se sont vus dans l'obligation de suspendre ce prêt et ceci n'a pas été compensé par des prêts nouveaux .

Pour rétablir cet équilibre indispensable à la vie de la C.E.L., versez sans tarder les sommes dont vous pouvez disposer à :

C.E.L. - C.C.P. 115-03 - MARSEILLE

en joignant l'un des deux bons ci-dessous :

BULLETIN DE PARTICIPATION A LA CAISSE DES CREDITEURS ASSOCIES

FORMULE A

Je soussigné

adresse :

C.C.P.

verse ce jour la somme de F à la Caisse des Créditeurs Associés
(C.C.P. C.E.L. 115-03 Marseille).

- ☐ Je laisse cette somme à la disposition de la C.E.L. jusqu'à une date que
je préciserai le moment venu.
- ☐ Je demande à la C.E.L. de me rembourser cette somme sans autre avis, le...
.....

Date et signature :

FORMULE B

Je soussigné

adresse

C.C.P.

verse ce jour la somme de F à la Caisse des Créditeurs Associés
(C.C.P. C.E.L. 115-03 Marseille)

- ☐ Je laisse cette somme à la disposition de la C.E.L. jusqu'au
..... (minimum 6 mois)

Cette somme produira un intérêt de 6 %

- ☐ qui me sera versé au moment du remboursement
- ☐ qui sera transformé en actions coopératives.

date et signature.

SOMMAIRE

I - <u>FREINET dans le monde</u>	
- FREINET vu par un pédagogue allemand (fin).....	p. 2
- Une étudiante romaine prépare une thèse sur FREINET.....	p. 3
- Notre ami, le professeur PIAGET, membre du Comité de patronage des amis de FREINET, reçoit le prix Erasme.....	p. 3
- L'Espagne républicaine et FREINET.....	p. 6
II - <u>Les Révolutionnaires et la Pédagogie</u>	p. 6
III - <u>Souvenirs de Guerre</u>	p. 7
- Touché - C. FREINET	p. 8
- Images du Maquis	p. 14
- Souvenirs - Pierre ROUSSEAU	p. 15
IV - <u>PESTOLAZZI EDUCATEUR DU PEUPLE - C. FREINET</u>	p. 16
<u>FREINET et PESTALOZZI</u> -	p. 20
V - <u>Bulletin de l'Ile de France</u> -	p. 27
- L'esprit et les techniques - C. FREINET	p. 28
- Tâtonnement expérimental et pédagogie	p. 31
- Notre pédagogie en France et dans le monde	p. 34
VI - <u>Nos amis nous écrivent</u>	p. 36
VII - <u>Dons et Bibliothèque (mise au point)</u>	p. 37
VIII - <u>Situation comptable au 25 Mars 1972</u>	p. 38
IX - <u>Nos "anciens" nous quittent</u>	p. 39
X - <u>Assemblée Générale des "Amis de Freinet" de LILLE, le 29 mars 1972</u>	p. 40
XI - <u>Nouveaux adhérents - Nouveaux délégués départementaux</u> <u>Comité d'honneur</u>	p. 42
XII - <u>Appel</u>	p. 44

I - FREINET DANS LE MONDE

- FREINET vu par un pédagogue allemand (fin)
- Thèse sur FREINET (Rome)
- Le prix Erasme décerné à notre ami PIAGET
- L'Espagne républicaine et FREINET

FREINET vu par un pédagogue allemand (fin)

L'enfant et son développement psychique.

Ses observations personnelles sur l'enfant et leurs résultats ne coïncident pas souvent avec l'opinion et la psychologie scolaire en France. Freinet commence alors à explorer systématiquement et profondément par voie expérimentale, le psychisme de l'enfant et de l'adolescent.

"La vie n'est pas un état mais un devenir. Le devenir doit expliquer notre psychologie et influencer notre pédagogie" écrira Freinet dans son remarquable "Essai de psychologie sensible appliquée à l'Education".

Dans le processus dynamique du devenir, Freinet reconnaît trois phases de développement qui sont particulièrement bien caractéristiques et qui sont plus ou moins vite parcourues par tous les hommes.

1°- La période de la prospection tâtonnée du milieu et des choses ou période du tâtonnement expérimental.

2°- La période d'aménagement de soi et de la classification.

3°- La période de travail actif.

A côté de la notion de "Vie" se trouve la notion "d'humanité" élargie à la "Fraternité"; elle est l'un des principes fondamentaux de la pensée de FREINET.

Si Freinet pense que la réalisation de l'homme par soi-même est l'un des buts les plus importants de l'Education, il n'en estime pas moins qu'elle ne reste pas une fin en soi. L'homme doit se savoir continuellement au service de la Société.

L'enfant a un besoin fonctionnel d'activité utile et couronnée de succès. La persévérance des enfants de cette étape de l'éducation est étonnante, quand ils poursuivent leur travail sans montrer la moindre fatigue.

Le travail, dans l'optique de Freinet, se traduit par l'activité de l'enfant puisqu'il la ressent comme tel et le prend au sérieux.

S'il rencontre une occupation peu utile, il s'en détourne bientôt avec aversion et cherche un devoir qui exige la pleine mise en oeuvre de ses forces d'enfant, satisfait son besoin naturel de mouvement et promet un résultat garantissant l'estime de soi-même et la reconnaissance des parents, du maître et des camarades de classe.

FREINET, le fondateur de l'Imprimerie à l'école.

Freinet fut connu par l'imprimerie à l'école. Il recherchait une possibilité d'intéresser les enfants à un texte pour un laps de temps plus long.

Un jour, Freinet lit dans une revue la publicité pour une presse de petite imprimerie de marque Cinup. Tout de suite, il la commande et commence à travailler.

Signification pédagogique de l'Imprimerie à l'Ecole.

Freinet reconnaît qu'elle apporte beaucoup de lumière, de chaleur et de soleil, de joie et de changement dans la grise monotonie de l'école, mais l'imprimerie, c'est encore autre chose.

.../...

- a) elle incite les enfants à s'exprimer par écrit ou par dessin.
- b) elle exige une orthographe correcte.
- c) Elle demande une finition et permet un travail propre, exact et complet.
- d) La manipulation des caractères d'imprimerie, leur rangement dans les composteurs, la composition des textes dans la galée, le transfert des lignes sur la presse, la teinte de l'encre et finalement la confection des tirages demandent à l'enfant, adresse, dextérité et propreté.
- e) L'imprimerie reflète les événements locaux et les pensées originales des enfants.
- f) Elle oblige les enfants à un travail d'équipe à la prise en considération de l'autre, à la serviabilité et à une conduite fraternelle et sociale.

L'Ecole devient vraiment un champ d'action sociale.

Le développement de l'imprimerie à l'école

Freinet commence, dès 1923 à imprimer et développe chaque jour davantage l'imprimerie à l'école pour l'introduire systématiquement dans l'enseignement.

Si pauvre que fût son école de Bar-sur-Loup, elle ne pouvait même pas s'acheter le papier nécessaire et utilisait le verso de vieux bulletins de vote pour imprimer les textes, les enfants se jettent résolument dans cette nouvelle activité.

Tous les événements de la vie de l'école, de la vie du village, tout ce que les enfants avaient vécu, tout ce qui les avait touchés fut retenu !

L'imprimerie permettait aussi l'échange de textes d'école à école et de commencer la correspondance inter-scolaire.

En 1927, plus de 40 écoles correspondent avec Freinet et entre-elles, en France, en Belgique, en Suisse et en Espagne.

En 1928, 90 écoles possèdent une imprimerie; le mouvement s'étend à la Pologne, en Argentine, en Angleterre et au Maroc.

La Grande Presse s'intéresse à cette activité. Le 4 juillet 1926, le quotidien, le Temps, journal à fort tirage écrit sous le titre "A l'Ecole de Gutenberg".

"Pendant que des pédagogues spécialistes discutent sur de meilleures méthodes d'enseignement que l'on devrait introduire dans une école moderne, un instituteur de campagne, simple et modeste, Monsieur FREINET, qui en ce moment fait connaître aux enfants les bienfaits de la Science, dans un petit village des Alpes-Maritimes, a trouvé par initiative personnelle une voie qui semble nous promettre de très grands succès."

Un grand nombre de pédagogues se joignent au mouvement de Freinet.

Le célèbre pédagogue suisse Ferrière souscrit à l'initiative de Freinet.

Aujourd'hui, rien qu'en France, on compte plus de 40.000 éducateurs et dans 40 pays de nombreux instituteurs ont introduit l'imprimerie à l'école.

Freinet les a rassemblés dans la Fédération Internationale des Mouvements de l'Ecole Moderne - F.I.M.E.M.

Des textes d'enfants sont régulièrement publiés dans la revue la "Gerbe Internationale".

L'Ecole Moderne et sa lutte pour être reconnue

En mars 1926, Freinet se marie, sa femme Elise est une artiste de classe qui, comme institutrice, apporte la plus grande compréhension à ses aspirations pédagogiques, le complète et le soutient admirablement dans son travail.

Elise s'occupe surtout de la formation musicale et artistique de l'enfant et de la découverte et du développement de ses capacités créatrices. Elle est aussi l'auteur du livre "Naissance d'une Pédagogie Populaire" dans lequel elle décrit l'histoire de l'Ecole Moderne.

Chaque deuxième mois de l'année, Elise Freinet publie une revue "Art Enfantin" avec de magnifiques témoignages d'expression enfantine. Dans son livre "L'enfant artiste", elle montre en s'appuyant sur des dessins d'enfants rassemblés au cours de plusieurs années de travail, comment l'aptitude au dessin et la faculté artistique se développent chez eux, quelles que soient les techniques employées : dessin, bricolage, travail manuel, modelage...

A partir de juillet 1926, Freinet essaie de rapprocher en un contact plus étroit les partisans de l'imprimerie à l'école par des circulaires régulières.

On discute en commun de questions et de problèmes pédagogiques, on échange des idées, on entreprend des expériences, on découvre de nouveaux moyens de travail et on les contrôle quant à leur possibilité de mise en pratique et à leur valeur didactique.

Dans les premiers jours du mois d'août 1927, les instituteurs de l'Ecole Moderne se rencontrent pour la première fois au Congrès de Tours.

A Pâques 1928, Freinet prend part à un congrès pédagogique international de Leipzig.

Beaucoup d'éducateurs allemands montrent un si grand intérêt à l'imprimerie à l'école que Freinet y laisse toutes ses presses qu'il avait apportées pour meubler l'exposition.

Aujourd'hui, nous trouvons surtout en Allemagne du Sud, dans les villes et leurs alentours de Rastatt, Schwävisch Hall, Stuttgart et Deux-Ponts, de nombreux imprimeurs scolaires qui travaillent en partie avec des presses Freinet et avec des presses allemandes.

Août 1928 - Congrès de Paris.

a) création d'une coopérative centrale où on pourra se procurer imprimerie, matériel, outils de travail et accessoires.

b) cinéma, photographie, disques, radio, on décide de créer une cinémathèque et une discothèque.

c) une revue paraissant régulièrement tous les mois, doit continuellement relier entre eux, les partisans de l'Ecole Moderne, c'est l'imprimerie à l'Ecole.

d) la revue contenant des textes d'élèves doit paraître tous les mois, c'est la Gerbe.

e) un service d'échange de correspondance entre élèves est mis au point.

.../...

traduction Gaston MEYER
tirée du livre de JORG
"Vie et oeuvre du pédagogue français
Célestin Freinet".
paru aux Editions Ferdinand Schöningh
Paderboin.

C'est volontairement que j'ai passé sous silence la longue relation des incidents de ST. PAUL DE VENCE que j'introduirai dans le n° spécial que je consacre à l'affaire Freinet".

Les camarades qui auraient des renseignements, des coupures de journaux relatant les incidents de SAINT-PAUL peuvent me les confier après photocopie, s'ils le désirent, j'en ferai retour.

Merci.

M. GOUZIL

THESE D'UNE ETUDIANTE ROMAINE SUR FREINET

"Je suis une étudiante en pédagogie à l'Université de Rome et je prépare une thèse de doctorat sur Célestin Freinet sur le sujet "Engagement social et recherche pédagogique de Célestin Freinet".

N'étant pas possible, en Italie, de trouver du matériel suffisant je vous serai très reconnaissante si vous pouviez m'envoyer nouvelles revues, photocopies de documents relatifs aux sujets suivants :

- Activité politico-sociale de C. Freinet
- Internationalisme du mouvement Freinet
- Importance rénovatrice du mouvement Freinet dans l'école officielle française.

Eléna Gennars

HOMMAGE à PIAGET

Notre ami, le psychologue PIAGET vient de recevoir le prix Erasme, une distinction de haute marque. PIAGET qui a suivi avec intérêt et encouragé les travaux de Freinet avait bien voulu rentrer dans le comité de patronage des "Amis de Freinet".

Je lui ai adressé la lettre suivante :

"Les Amis de Freinet se permettent de féliciter le professeur PIAGET pour la distinction dont il vient d'être honoré, et l'assurent de leur déférente sympathie".

L'ESPAGNE REPUBLICAINE et FREINET

A Cuba, nous avons notre camarade ALMENDROS, au Mexique, c'est Ramon Costa Jou et José de TAPIA, qui à l'école expérimentale Freinet de San Andrés Tuxtla la Veracruz, continuent l'oeuvre de Patricia Redondo qui, à l'heure de la République espagnole, mit à l'honneur avec Almondros, la pédagogie Freinet en Espagne.

Exilés, depuis 35 ans, ils sont restés fidèles à leur idéal et après la mort de Redondo (1967) et Freinet (1966), ils continuent avec le même enthousiasme leur travail dans cette école Freinet de la Vera Cruz où chaque année de très nombreux collègues mexicains sont formés à notre pédagogie.

Dans le prochain numéro des Amis de Freinet, je donnerai les grandes lignes du livre écrit par les éducateurs de cette école et que notre ami CHARRAIX de Salon a bien voulu traduire.

Qu'il soit ici bien vivement remercié.

II - LES REVOLUTIONNAIRES ET LA PEDAGOGIE

"Il ne peut y avoir, comme but à nos efforts, que la société d'où sera exclue toute exploitation de l'Homme par l'homme".

FREINET - 1931

"Nous fondons un Etat, non pour qu'une classe particulière de citoyens soit très heureuse, mais pour que l'Etat lui même soit heureux, ayant en vue le bonheur, de tous et non d'un petit nombre".

écrivait PLATON

"Nous n'avons pas à dissimuler que nous voudrions dès l'école, éveiller chez l'enfant le désir d'une société d'hommes vraiment libres et égaux, égaux économiquement aussi bien politiquement et par là vraiment solidaires, société sans violence, sans hiérarchie et sans privilèges d'aucune sorte".

Ligue internationale pour l'éducation rationnelle de l'Enfance (1908 après l'assassinat de Ferrer).

"Faut-il faire la révolution pour faire des hommes ou faire des hommes pour faire la révolution" ?

PROUDHON

III

SOUVENIRS DE GUERRE

Touché

C. FREINET

Souvenirs

Pierre ROUSSEAU

(Compagnon d'internement de Freinet)

Images du Maquis

C. FREINET

HIT

T O U C H É par C. FREINET

Freinet outre ses écrits pédagogiques, a écrit, dans sa jeunesse "Touché", souvenir d'un blessé de guerre (Maison Française d'art et d'Édition 37, Rue Falguière - PARIS - 1920)

"Tony l'assisté", illustration de Pierre Rossi

"Un mois avec les enfants russes" bois gravés d'Elise Lagier-Bruno (Edition de la revue littéraire les Primaires).

"Les humbles" mai et juin 1927

Dans ce présent numéro, nous donnons quelques bonnes feuilles de "Touché".

Freinet, grièvement atteint, analyse son cas avec une simplicité une émotion, une sincérité que l'on retrouvera toujours dans sa vie.

I - L'Attaque

Le jour J approchait. On avait une baraque, d'assez bons grillages pour dormir. Chaque jour on faisait la "noubà" du jour qui précède l'attaque.

Partout, fourmillement... Obus qui glissent sur le toit... Sur le haut du co-teau où nous sommes adossés, un joli bois où on serait bien avec sa belle....

Quand on est monté en ligne, le bruit des mitrailleuses nous assourdissait.

Un jour, j'ai eu la joie du chasseur en voyant deux hommes à l'affût d'un pauvre allemand qui, de trou en trou, apportait à manger aux premières lignes ...

Fallait-il qu'on fût devenu sauvages ?

Un 155 tirait trop court et faisait à tout instant trembler la cagna. Assis sur les marches, je dormais.. que je regrette ce sommeil !

Il était tard... On avait mangé un camembert. On m'apporte une photo d'avion et l'heure officielle. Un peu plus tard le commandant de compagnie me donne l'heure H , 5 h. 15. Il était 4 heures.

Il faisait froid. Le brouillard était épais. La tranchée débordait déjà de gens harnachés. Devant le poste du colonel... des sapeurs discutaient... Les fantas-sins se taisaient.

Enfin, voilà le roulement classique, l'enfer déchaîné dont rien ne peut donner une idée, ce moment tant redouté, tant attendu arrivait enfin...

On regrettait seulement de n'être pas encore au lendemain. L'aumônier de la division à la lueur des éclairs, on distingue sa haute stature, sa grande bar-be, ses gestes diaboliques.

"Mes enfants, vous allez partir à l'assaut... Pour quelques-uns, le sort sera fatal... Recueillez-vous tous.... Nous allons réci-er le "Notre père"... Je vais donner l'absolution..."

.... /

Comme tant d'autres, je me suis senti au seuil de l'au-delà. Dans mon recueillement, je n'ai pas pu voir mon dieu, la rage des hommes était trop forte...

Encore une minute... Attention ! hop !

Le brouillard était toujours aussi épais et aussi humide... La boussole brillait dans sa main... il y avait des hommes et des hommes, tous aussi égarés dans ce désert tonitruant.

J'ai atteint l'objectif... Les prisonniers remontent la côte que l'on vient de descendre, les bras en l'air, semblables à des polichinelles....

- Kamerad alsacien ! Kamerad.... pas kapout... !

Grands gars roux imberbes... c'était la Garde Prussienne.

Derrière nous un signaleur a voulu rire un brin. Il a arrêté au passage un de ces malheureux et lui a appuyé sous le menton le canon de son mousquet. Et la victime a levé encore plus haut les bras, comme pour appeler Dieu à son secours. Il devait murmurer quelque supplication... Ses yeux devaient être confondus d'épouvante.

Le français n'a pas tiré...

Un soldat a appuyé son front sur le rebord de la tranchée qu'il vient de creuser - comme pour dormir, ses voisins n'ont rien vu, n'ont rien entendu, aucune trace de sang... Il est mort.

A droite, des noirs arrivent... un 155 tombe près d'eux qui nous les jette dessus, un obus sur nous... Tels, mus par une ficelle, ils se rejettent d'un bloc à leur première place et se "planquent" dans la terre humide.

II - Touché

Ma belle canne en serpent que j'avais coupée à VRIGNY, je l'ai perdue. Je la cherche désespérément, pressentant l'immense malheur... Oh ! j'en suis sûr, si je l'avais retrouvée; je serais encore comme vous et je chanterais et je rirais... Je ne serais pas un pauvre mutilé.

Je marchais droit devant ma ligne de tirailleurs, regardant sur la côte en face monter le 2^e bataillon précédé du feu roulant.

Un coup de fouet indicible en travers des reins : "Pauvre vieux... c'est ta faute... Il ne fallait pas rester devant... Tu n'aurais pas reçu de baïonnette". J'ai ri - je croyais qu'un soldat m'avait piqué par inadvertance, et je voulais l'excuser - j'aurais voulu cacher ma douleur... je suis tombé...

Qu'elle était bête cette balle !

Par le milieu du dos le sang gicle. Ma vie part avec... Je vois la mort avancer au galop...

Je n'ai pas voulu m'évanouir et je ne me suis pas évanoui... J'ai voulu me lever : j'ai rassemblé toutes mes forces; je n'ai pas bougé... Ma poitrine est serrée dans un étai.

Couché sur le brancard, j'ai senti qu'il pleuvait. L'aéro de la division rasait le sol. Mon casque est tombé.

Le médecin du bataillon est tout rouge de sang, un boucher dans le trou où j'attends, un autre crie... on vient... oh, que de blessés !....

Je grogne. Les allemands qui me portent s'arrêtent. Ils cherchent des épingles anglaises pour me couvrir de deux capotes. Ils me remportent le plus doucement possible.

Des tanks énormes vont à la bataille. Un blessé léger s'en va clopin clopant vers l'arrière, que je l'envie!....

Me voilà revenu à mon point de départ à 1500 m. du nouveau front.

Que suis-je allé faire là-bas ?

III - Evacuation

La grotte où nous sommes retentit d'appels déchirants et de cris... Elle est là, la guerre.

J'ai soif ! j'ai soif ! ... Les gens passent autour de moi, mais je n'ai pas la force d'articuler un mot. Ces gens vont à ceux qui crient le plus fort.... Et pourtant, oh ! que j'ai soif ! ...

Depuis le matin, au point du jour, que nous sommes partis, et ne plus rien boire depuis si longtemps !...

Il va faire bientôt nuit... Depuis que je suis blessé ! Oh que j'ai soif....

J'ai froid, la poitrine nue...Personne ne peut m'entendre. Des soldats errent pressés. On me marche dessus. Il fait froid... moi qui, naguère, et cette loque à présent; qu'ils sont heureux ces hommes qui sont là et qui n'ont rien.

Sur ce brancard, je sens que je dois être flasque et lourd comme un mort. A un instant, j'ai failli tomber...Il pleut toujours...

Je vois des pans de mur...Je vois une auto.

- "Il est mort, celui-là ?

Cela m'a offensé, j'ai essayé de remuer.

Des secousses terribles comme des grands coups de massue sur ma pauvre poitrine. Mes trois compagnons de misère joignent leurs imprécations à mes grognements. L'auto sautait, sautait... le chauffeur ne nous a pas écoutés.

Il filait de plus belle... Il a peut-être bien fait.

Un bruit de voix...Un bruit de ferrailles,... On ouvre l'arrière de la voiture.

-oh ! mon épaule ! ...et ne pas pouvoir crier ! C'est le brancard de dessus qui vient de tomber sur mon épaule malade... Je ne sais pas si on m'a plaint.

Un air froid et humide. Je passe entre une haie de vareuses et de tabliers blancs : Une ambulance de triage sans doute - les parois de toile se gonflent et reculent au vent.

Pourvu qu'on ne me laisse pas là !

J'ai bu.

IV - L'Hopital

Une demi-clarté dans la chambre. Des chuchotements des ombres grises et noires qui passent silencieuses...

- "J'ai soif ! ... J'ai soif ! ...

Rien à boire, ça vous ferait mal. Vous aurez le café à 7 heures "

Alors j'ai revu la belle source de mon village qui dégringole du rocher et qui

suit le canal. Je me suis couché à plat ventre; j'ai trempé mes lèvres avides dans cette eau rédemptrice... Comme c'est délicieux!....

Jusqu'au matin, j'ai bu l'eau si claire de notre source et elle ne m'a pas désaltéré...Au jour, j'ai eu du café.

Depuis que je n'avais plus vu cette belle lumière!... Ma dernière journée me revient à la mémoire.

- "Il y a longtemps que je suis blessé ?
- Mais c'est hier ...
- Et quel jour sommes-nous donc ?
- le 24..."

moi qui me croyais déjà en novembre.

J'ai voulu écrire...Ma main droite faisait pitié elle ne voulait plus marcher. Oh!boire... oh!boire... et passer la nuit à compter les heures...!

Dans la salle voisine, cris d'un homme qu'on écorche expression d'une souffrance indicible. Arrive la petite voiture chargée de flacons et de pansements... Des hommes et des femmes tout blancs.

Chacun à son tour souffre son petit martyre... Je tremble.

Le soir vient; avec lui l'abattement et la mort. L'aumônier va d'un chevet à l'autre pour préparer la mort.

Et puis encore la nuit.

En face un agonisant raconte sa jeunesse et se lamente.

-"Ma soeur, tu ne me verras plus - je suis mort..."

Au loin, le canon gronde encore. Un aéroplane survole l'hôpital. Ne nous laissera-t-on pas mourir tranquilles ?

V - La mort

Et je me replonge dans mon éternelle inconscience qui est déjà la mort. La sarabande infernale recommence dans la poitrine et dans le crâne.

Vous tous, qui craignez la mort parce que vous vous figurez une montagne de souffrances toujours plus atroces jusqu'au moment où vous vous sentirez devant le gouffre, remettez-vous, c'est plus facile de mourir et je ne le redoute plus.

Le plus triste instant à passer est celui où la maladie lutte avec la santé où vous rappelant votre vigueur de naguère vous avez pleinement conscience de votre état, vous retenez vos cris et vos plaintes. Les vôtres disent : "il ne va pas bien mal".

Comme j'aurais voulu rire ce jour-là !

Oh ! mais, qu'est-ce qui frappe ainsi dans ma poitrine ? ... Quel tintamarre dans ma tête !... Comme il fait nuit et triste!...

Quelqu'un me parle d'une voix douce et lente. J'ouvre un instant les yeux : une grosse tête encadrée d'une grande barbe se penche sur moi. On me frotte les mains, les yeux, les oreilles, la bouche... Je baise un crucifix énorme et froid...

- Ah ! non ! je ne veux pas mourir!... Ils sont fous de me donner l'extrême-onction ! ...

Puis, le mal triomphe; le cerveau s'obscurcit; vous vivez un cauchemar. Sauf à de rares instants que vous n'avez pas le loisir de prolonger, vous glissez... La chair crie alors... Les nerfs s'agitent... Les gens à votre chevet sanglotent : "Comme il souffre !" et ils souffrent plus que vous.

Un coup de pouce et vous êtes dans l'au-delà.

Me voilà de nouveau sur un brancard... On descend un escalier.

Une salle blanche et qui pue l'éther. Contre les murs, des étagères chargées de récipients bizarres et d'outils extraordinaires.

Dans la pièce à côté, aussi blanche et aussi nue, les quatre murs encadrent le "billard".

Une discussion s'engage : m'endormira-t-on sur le dos ou sur le ventre ?... - On va l'endormir sur le dos, on le retournera ensuite".

On m'a couché. Malgré mes cris, un infirmier - qui avait une barbe de quinze jours, et rousse, abominablement rousse - m'a attaché les mains. J'ai eu beau promettre de m'endormir tranquille, ou m'a attaché.

VI - A LA RECONQUETE DU MONDE

J'ai essayé de lire, mais ma tête est trop paresseuse. J'ai besoin de ne penser à rien qu'à mon bonheur de vivre; j'ai besoin de rire, de parler, d'entendre rire et parler; il me semble qu'après je serai plus sage... Mais hélas!... Maintenant, je vais tous les jours faire mon tour du parc. J'ai oublié de vous dire que j'ai mis des souliers et que je ne traîne plus des pieds en marchant. Je surveille peut-être encore trop ma marche, comme ces enfants ou ces vieillards qui vont de leurs petits pas lents et lourds et qui ne posent pas leurs pieds n'importe où.

Parfois même, je me hasarde hors du parc, en enjambant péniblement un grillage à demi-écrasé.

Je vais... ma seconde enfance communie avec le printemps dont elle est l'image et je mordille les jeunes pousses.

Dans le petit bois, au dessus du lac, j'ai vu un écureuil. Il était accroché à un tronc de pin et on a joué à cache-cache. J'avais beau tourner, il cachait toujours son joli corps à peine plus rouge que l'écorce de l'arbre.... et il me regardait.

Comme on est heureux de s'asseoir après une longue promenade ! D'autres blessés reviennent las, une baguette de bois blanc à la main.

Dans la cour, un amputé essaye son pilon, son air emprunté provoque des rires. Un manchot envoie des pierres de son bras gauche.

Assis dans un coin de soleil, d'autres blessés racontent des histoires de casse ou de tranchées .

Un autre parle en riant de son horrible blessure et je n'ose pas le regarder. On dirait qu'il est heureux et fier de montrer son moignon.

Moi, j'ai honte d'être devant lui intact - et je le crois. Tout juste là derrière un petit mal qui guérira, pas même un doigt de coupé. Je suis jaloux.

Et lui, sûrement pense comme moi. Il est heureux de n'avoir qu'un bras coupé et non cette figure pâle, ces traits tirés, cette démarche d'octogénaires que je ne vois pas, moi-même dans une glace.

Et chaque blessé pense de même. Le manchot se sent favorisé quand il regarde son voisin l'amputé de la jambe. Celui-ci a pitié du trépané. Ce trépané est heureux de voir. Cet amputé des deux bras a encore un moignon au bras droit.- auquel, un jour il avait fait attacher une fourchette. Et l'aveugle bénit le ciel d'être encore en vie.

Et chacun, heureux de son sort, rit et chante.

Le printemps arrive... La mémoire revient hélas... Quand les feuilles auront poussé, j'aurai cessé d'être un petit enfant.

VII - DESILLUSION

Un bataillon est passé devant l'ambulance musique en tête - jeunes gens imberbes aux capotes plissées, que seul uniformise un sac monumental.

Pourquoi cette musique me donne-t-elle envie de pleurer, moi qui suis si heureux de n'être pas mort. ?

Au loin, un martellement sourd. Les journaux attendent la terrible offensive (1)

L'ordre est venu de nous évacuer.

Comme tout se tait dans le château ! Comme les infirmières sont résignées !... Le soleil est blanc et mou... Dans la vigne vierge, sous la fenêtre, les oiseaux se sont tus... Il me semble que les arbres sont moins verts que la cour est plus sale, aujourd'hui...

... On nous fait partir...

Comme les jours passés, le ciel est clair et haut ce matin. Je me suis habillé comme autrefois; la vareuse est un peu large.

Déjà les autos ronflent. Serrements de mains; promesses, les larmes aux yeux. Chacun s'attarde avec sa préférée à qui il écrira et qui prolonge la poignée de main.

On ferme la voiture. Par une fente, un dernier coup d'oeil à ma fenêtre, aux mains qui s'agitent, au docteur qui incline la tête et repart...

Et nous voilà seuls, loques humaines, voguant vers d'autres sympathies.

J'ai compris alors que c'en était fait de ma douce convalescence.

Je pleurais, laissant derrière moi ce château qui, du moins, avait su ne pas troubler cette longue mais délicieuse renaissance, qui avait respecté ce bonheur insouciant de l'enfant - et aussi ses colères.

On se regarde, hébétés, n'osant pas encore parler de ces choses perdues.

Des baraques en planches... un quai long et nu, et la plaine givrée.

On nous trie...

Des épaves - mais sombres aujourd'hui de n'être plus que des numéros au même titre que ceux qui, là, gesticulent et rient, heureux d'aller si loin pour une égratignure.

(1) Offensive allemande de printemps 1918.

Je suis monté dans le train, et personne ne m'a aidé....Personne ne m'a demandé si j'avais froid...Si je voulais boire.... et si je n'étais pas fatigué.

Et plus rien. Ceux qui ne savent pas se taire parlent de cette miss qui était si gentille... de celle-là qui, un jour... le docteur... le parc...

Malheureux compagnons, vous voyiez encore ce matin une auréole de gloire. Non, nous ne sommes pas "glorieux" nous sommes "pitoyables".

Elle ne reviendra plus ma jeunesse perdue. Les feuilles ont poussé trop tôt cette année.

1920 : Souvenirs d'un blessé de guerre
Edition Maison Française d'art et d'édition
72 pages

IMAGES DU MAQUIS - C. FREINET

N U I T

Nuit !
Nuit traîtresse !
Nuit complice !
Dans un entremêlement de vestes
et de couvertures, de souliers et d'assiettes,
le maquis lassé s'endort !...
Jo, déjà, rythme son souffle
une musique monotone
comme le lourd bruit assourdi
d'une machine au ralenti...
Le Belge loquace conte, on ne sait pour qui,
l'interminable histoire de sa vie.
La Mèche et Doudou chuchotent
sur un ton de confessionnal,
comme deux amoureux qui n'épuisent
jamais leurs secrets.
Gaston s'énervé et jure
parce que c'est son tour de garde
Et qu'il fait nuit
Et qu'il fait froid

=====

Une souris gnignote un restant de croûton
Un renard aboie plaintivement
De la vallée monte un sifflement
de train civilisé...

Silence et Paix
Le maquis
s'est endormi !...

S O U V E N I R S

Lorsque, le 26 juillet 1940, venant de la prison SAINT PIERRE DE MARSEILLE, je débarquais au camp de CHIBRON, commune de SIGNES (Var) au pied de la SAINTE-BEAUME, je ne savais pas que j'allais faire connaissance avec un homme dont, depuis plusieurs années j'admirais l'oeuvre et le courage avec lequel il la défendait, c'est-à-dire Célestin FREINET. Pour la clarté de ce qui va suivre, il me faut expliquer comment moi, simple ouvrier maçon, j'avais eu connaissance du combat de FREINET.

Militant syndicaliste, j'étais abonné à une revue animée par Robert TOUZON, la Révolution Proletarienne qui le défendait énergiquement, demandant à ses lecteurs de s'abonner à la Gerbe pour soutenir et encourager FREINET, ce que je fis, donc j'eus le privilège d'avoir les premiers numéros de la GERBE que ma mère fit brûler pendant mon séjour dans les camps de concentration.

J'admirais cet instituteur qui osait braver la routine, les préjugés et défendre très énergiquement son oeuvre, face à la réaction déchaînée.

Aussi quelques jours après notre arrivée à CHIBRON, je fus surpris mais très heureux de faire sa connaissance dans les circonstances suivantes. Dans ce camp, nous n'étions astreints à aucun travail, aussi pour nous occuper utilement, quelques camarades instituteurs prirent l'initiative d'organiser des cours, de français, de comptabilité, d'électricité, de géographie et d'espéranto. C'est à cette occasion que je fis connaissance avec Célestin FREINET; sa douceur, sa gentillesse, son affabilité m'impressionnèrent profondément; je me souviens que les camarades décidèrent de faire des cours de français de différents degrés.

Freinet se chargea des illettrés, GAGNAIRE du cours moyen et SPINELLI du cours supérieur.

Nous allons vivre dans ce camp jusqu'à février 1941 date à laquelle le camp fut dissous et nous fûmes transférés soit à SAINT-SULPICE-LA-POINTE (Tarn), soit à FORT-BARCEAU dans l'Isère. FREINET ainsi que GAGNAIRE, SPINELLI et moi échouèrent à SAINT-SULPICE-LA-POINTE, ce qui nous permit de continuer ce que nous avions entrepris à CHIBRON.

Une anecdote situera la personnalité attachante de FREINET; ses élèves n'étaient pas des jeunes, mais parmi eux se trouvait un vieux Tarnais de 65 ans environ que nous avions surnommé familièrement le pépé.

Lorsqu'il écrivit à ses enfants sa première lettre ce fut avec des larmes de joie. Quelle patience avait-il fallu à FREINET pour arriver à un tel résultat; aussi quand la nouvelle fit le tour du camp, plus d'un d'entre nous fut ému et reconnaissant à FREINET d'avoir procuré au Pépé cette joie.

Je fus libéré le 1^{er} Janvier 1942, FREINET était encore au camp; combien de temps y resta-t-il, je l'ignore, mais je garde de lui l'image d'un être bon et désintéressé qui vécut son idéal, c'est-à-dire la libération de l'être humain à partir de l'enfant, et pour moi, son souvenir est impérissable.

Pierre ROUSSEAU

IV - PESTALOZZI EDUCATEUR DU PEUPLE

Au moment où la mode est trop souvent de se dire ami et défenseur du peuple, il est bon de nous rappeler ceux qui se sont vraiment dévoués pour cette cause. Ce nous sera une bonne leçon d'humilité. PESTALOZZI fut un de ceux-là et c'est avec raison qu'on l'a surnommé le SAINT-VINCENT-DE-PAUL Laïc.

Henri PESTALOZZI qui naquit à ZURICH en 1746, subit de bonne heure l'influence de l'Emile, de J.J. ROUSSEAU - qui prêchait le retour à la nature - et se retira à la campagne pour y exploiter une petite terre. Il s'y montra ce qu'il fut toute sa vie, excessivement bon, mais à peu près complètement dénué de sens pratique. Et déjà, il pensait à recueillir des orphelins, pour les instruire tout en les employant à divers travaux agricoles ou ménagers.

Cet essai malheureux fut cependant le point de départ de sa longue carrière d'éducateur. Ce pédagogue de génie ne fit rien moins que réformer l'enseignement. Aux méthodes dogmatiques, seules employées jusqu'alors, il substitua des méthodes intuitives qui tenaient un plus grand compte de la personnalité de l'enfant. Il voulut diviser l'enseignement suivant la marche progressive des forces de l'enfant et déterminer avec la plus grande précision ce qui convient à chaque âge, de manière à ne rien omettre de ce que l'élève est complètement en état d'apprendre, de manière aussi à ne pas accabler et troubler son intelligence par des études qu'il n'est pas encore tout à fait capable d'apprendre". Par ces conceptions théoriques, comme par quelques-unes de ses réalisations, il se montre bien comme un des grands précurseurs de l'Ecole Moderne, et même de l'Ecole nouvelle, de demain.

L'un des premiers, il pensa à "psychologiser" - le mot est de PESTALOZZI lui-même - l'enseignement, c'est-à-dire à en baser le développement sur les sciences de l'éducation, ce qu'essaient de réaliser aujourd'hui nos pédagogues.

Ce PESTALOZZI-là n'a pas été méconnu. On a dépouillé lentement et ses écrits et sa correspondance. Mais ses commentateurs se sont appliqués surtout à montrer ce que sa carrière eut de glorieux et d'avantageusement remarqué par les gens bien pensants d'alors, par ceux-là même dont PESTALOZZI cherchait naïvement l'appui, parce qu'il croyait - les voyant commis à la sainte mission du gouvernement des peuples - qu'il suffisait de leur montrer le chemin du salut pour qu'il s'y engageassent !.

Mais PESTALOZZI a été presque constamment détourné de son principal souci - améliorer le sort du peuple - par ceux qui, même lorsqu'ils parlaient de meilleure méthode d'éducation, ne pensaient qu'au sort de leur classe. Il me semble voir PESTALOZZI malade, se levant comme un somnambule et se précipitant chez le tzar qui était de passage, pour lui présenter sa méthode et intervenir en faveur des serfs de Russie.

Rares, hélas furent ceux qui s'intéressèrent à ses rêves. Lorsque son institut d'YVERDON était à son apogée, lorsque la renommée de la "Méthode" s'étendait par toute l'EUROPE, nul savant, nul homme éminent n'aurait traversé la Suisse sans rendre visite au vieux père PESTALOZZI et s'extasier devant les résultats obtenus. Des élèves arrivaient de tous les coins du monde et payaient à l'Institut de fortes pensions. Et cependant, PESTALOZZI n'était pas content : il ne pensait toujours qu'au peuple. "Depuis longtemps, hélas ! dit-il, depuis les années de mon adolescence, une seule, unique et puissante aspiration faisait battre mon coeur : tarir les sources de la misère où je voyais le peuple plonger autour de moi".

.../...

(Comment GERTRUDE instruit ses enfants). Et c'est pour le peuple qu'il se ruinait, qu'il ruinait sa femme, qu'il ruinait et décourageait aussi ceux qui lui prêtaient de l'argent.

Quelle était, aux yeux de PESTALOZZI la situation de ces "pauvres" en face de leurs maîtres ?

Oui, oui, disent les ecclésiastiques, quand ils viennent nous trouver. Ils n'entendent pas un mot à notre enseignement. -Oui, oui, disent les juges, auraient-ils cent fois raison, il leur est impossible de faire comprendre leurs droits à qui que ce soit. - La dame en parle avec une souveraine pitié : "C'est à peine s'ils sont d'un degré supérieur à la brute; on ne peut les employer à aucun service". Des ventrus, incapables de compter jusqu'à cinq, les estiment plus bêtes qu'eux, ventrus; et des misérables de toutes couleurs crient, en gesticulant chacun à sa façon : "Heureusement pour nous qu'il est ainsi ! S'il en était autrement, nous ne pourrions les acheter, sur nos foires, aussi bon marché, ni les vendre aussi cher..."

Et PESTALOZZI l'apôtre s'écrie : "je veux ouvrir aux intelligences délaissées et livrées à l'abrutissement, aux pauvres et aux faibles de ce monde, les voies de l'Education qui sont les voies de l'Humanité."

Il n'ignore pas, cependant que d'autres avant lui se sont occupés de l'enseignement des pauvres. Mais cet enseignement même restait un enseignement d'esclaves. "Je ne conteste pas, dit-il, que les méthodes actuelles puissent former de bons tailleurs, de bons cordonniers, de bons négociants, de bons soldats; mais je soutiens qu'elles ne peuvent former un négociant ou un commerçant qui soit un homme dans la véritable acception du mot". Nous n'avons que des écoles d'épellation, d'écriture, de catéchisme; ce qu'il nous faudrait ce sont des écoles d'hommes".

Quels sont donc les vices de l'enseignement que PESTALOZZI s'attachera à réformer ? "C'est une grande lacune que nous laissons subsister au coeur de la civilisation... en ne faisant rien pour enseigner aux basses classes à parler, bien mieux encore, en faisant apprendre par coeur des mots isolés, abstraits, à un peuple qui n'a pas de langage". Le bavardage est proprement la maladie ecclésiastique dont nous avons si grand besoin de nous guérir... Des actes ! Voilà ce dont l'homme a besoin. Foin des discours ! "Tout mon être se révolte quand je vois la nature et l'art, non seulement séparés dans l'enseignement du peuple, mais opposés l'un à l'autre jusqu'à la folie par des hommes pervers"... Car dans ses moments de détresse et d'indignation, il sent qu'il y a une force sourde - et elle existe encore aujourd'hui - qui contrecarre tous ses projets de libération du peuple. Car "ces hommes pervers" ce sont les NAPOLEON et les TALLEYRAND, qui disent de sa méthode : c'est trop pour le peuple".

Pour lui, plus il réfléchit sur la condition du peuple, plus il en voit toute la misère. Et c'est en ces mots qu'il en parle dans "Les recherches sur la marche de la nature".

"L'homme qui n'a point de part à la propriété trouve-t-il, dans les institutions existantes, des Etats, une compensation réelle pour les droits naturels qu'il ne peut exercer ? Y trouve-t-il l'instruction et les moyens nécessaires pour s'assurer une existence humaine ? Je suis obligé de répondre : Notre siècle si éclairé ne reconnaît pas ce principe. Plus les lumières se répandent et moins les Etats se préoccupent de la solution de tels problèmes. Nos législations se sont élevées à des hauteurs si sublimes qu'il leur est impossible de songer aux hommes. Elles s'occupent des besoins de l'Etat et de l'éclat des trônes. Quant à celui qui n'a point de part à la propriété, elles l'oublient, excepté quand il s'agit du service militaire. De temps en temps aussi, on

organise pour lui, une loterie, où chacun, moyennant quelques sous, peut tenter la fortune.

"Il est certain que la classe des propriétaires n'est pas même imposée d'une façon équitable, en proportion de ce qu'on exige des petits et qu'on laisse les riches accumuler de plus en plus leurs capitaux d'une façon qui remplit le monde de créatures misérables et profondément dégradées. Et quand les conséquences de cette dégradation du peuple deviennent visibles, on rejette les fautes sur ceux qui ont été corrompus, et non sur les corrupteurs; et ceux-ci continuent, au profit de leurs intérêts, à développer un état de choses dans lequel la condition morale et matérielle du peuple doit empirer toujours davantage".

Mais les échecs successifs de ses essais d'organisation d'un enseignement pour les pauvres ne purent le décourager. Il est vrai qu'il voyait la question dans toute sa complexité. Fonder une école de pauvres pour laquelle il consacrerait tout son temps et son argent, ce fut, certes, toujours son rêve.

Mais il pensa aussi à organiser l'enseignement dans ces écoles pour le jour où, lui disparu, ses successeurs n'auraient ni son génie ni son dévouement. Ce qu'il veut obtenir, c'est que l'instituteur doué d'un minimum de capacité, non seulement n'exerce plus une action nuisible, mais fasse lui-même des progrès dans la direction indiquée. Et cette ligne de conduite reste toujours à méditer par les faiseurs de méthodes ou les constructeurs de systèmes à l'usage de l'enseignement primaire.

Ce qu'il veut, enfin, c'est préparer les futurs éducateurs du peuple.

"Si je ne réussis pas, dit-il, à préparer, au moins, de mon vivant, l'application de l'idée de l'instruction élémentaire dans les écoles de pauvres et les écoles populaires, et à en assurer l'exécution après ma mort, ne fut-ce que sur une petite échelle, la chose essentielle par laquelle je puis encore servir, l'Humanité sera perdue. Il en sera de même si je ne me trouve pas, avant ma mort, en situation de réunir autour de moi, un certain nombre de jeunes gens pauvres, que j'aurai librement choisis, afin de les préparer aux parties les plus rudimentaires de l'Education populaire, et non seulement de les instruire, mais de les enthousiasmer pour cette tâche".

Hélas ! cette partie de son oeuvre dont on l'avait sans cesse distrait pour le muer, lui éducateur du peuple, en éducateur de la bourgeoisie, semble, dans ses vieux jours, définitivement compromise. L'Institut d'Yverdon lui-même se disperse. Tous les efforts d'une longue vie si remplie apparaissent désormais inutile. Aussi PESTALOZZI écrit-il quelques instants avant sa mort :

"Mourir n'est rien; je meurs volontiers, car je suis fatigué et je voudrais enfin trouver le repos; mais après avoir vécu, avoir tout sacrifié et n'avoir pas réussi : voir son oeuvre ruinée, descendre avec elle dans la tombe, oh ! c'est affreux ! je ne puis l'exprimer car je voudrais pleurer et je n'ai plus de larmes.

"Et mes pauvres, opprimés, méprisés ! pauvres gens ! on vous abandonne, on vous repoussera comme on me repousse moi-même. Le riche, au sein de l'opulence, ne pense point à vous : il pourrait tout au plus vous donner un morceau de pain; lui-même est pauvre : il n'a que de l'or. Vous convier à un banquet spirituel, vouloir faire de vous des hommes, on n'y pense pas encore et l'on n'y pensera pas de longtemps !"

.../...

On a encore tardé longtemps après lui, à organiser l'enseignement du peuple qu'il rêvait. Même aujourd'hui, nos écoles restent des écoles de pauvres, auxquelles on reproche volontiers et le coût et l'esprit. Cependant les idées de PESTALOZZI ont germé. L'école, malgré ses dirigeants bourgeois, est en train de devenir humaine. Elle essaie de faire des hommes. Elle se débarrasse lentement de l'emprise cléricale si tenace. Et là encore PESTALOZZI fut un précurseur. Car à une époque où nul ne contestait les devoirs envers Dieu, où lui-même aimait à lever humblement les yeux vers le ciel, PESTALOZZI osa dire un jour à ses petits mendiants :

"Les crucifix ne vous donneront point de pain; vous devez apprendre à travailler".

C. FREINET

Elise FREINET a rendu hommage à notre ami Louis MEYLAN pédagogue Suisse, mort quelque temps après FREINET. Il écrivait pour le dossier sur la pédagogie FREINET de la Coopérative Scolaire l'article ci-dessous qui est, pour nous un "au revoir" de sa part.

FREINET et PESTALOZZI

Irrésistiblement, on évoquait PESTALOZZI tel que nous le fait voir ANKER, dans sa belle peinture du Kunsthaus, à ZURICH, quand on accompagnait FREINET dans le préau de l'ensemble scolaire d'Annecy, où était convoqué, en 1964, le congrès de l'Ecole Moderne : les tout jeunes enfants, les moins jeunes aussi, couraient à lui, mettant leur menotte dans sa main, levant vers son visage leur regard d'une transparence et d'une confiance divines. Tout aussi irrésistiblement, prenant conscience, au cours des inoubliables séances au théâtre, le soir, du mouvement issu de son action et de la transformation opérée, sous son impulsion, dans le monde de l'école, on songeait que, seul avant lui, PESTALOZZI avait inauguré pareils changements. FREINET et PESTALOZZI, beau thème qui mériterait d'être traité longuement, et que je ne puis ici qu'esquisser : FREINET et PESTALOZZI sont deux génies pédagogiques du même très grand format, et les différences qui les séparent ne font qu'accuser leur complémentarité. Deux grandes destinées, donc, toutes deux consacrées au service des humbles, et dont a résulté pour d'innombrables enfants, un bien incalculable.

De grandes différences opposent bien sûr ces deux destinées séparées par 150 années, les plus pleines d'événements de toute l'histoire, sans doute; tous deux néanmoins (FREINET 1896-1966 - PESTALOZZI 1746-1825) ont connu des débuts difficiles; tous deux ont été soutenus par l'amour dévoué d'une compagne; FREINET jusqu'au terme de son activité et au-delà, quant à la femme de PESTALOZZI, son admirable compagne au Neuhof, elle n'était plus guère à Yverdon, qu'un hôte respecté de l'Institut. Tous deux avaient une dilection particulière pour les plus misérables de leurs élèves; ils se réjouissaient plus que de ceux des autres, de leurs progrès et de leurs découvertes. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que FREINET, ayant réussi à l'examen de professorat de lettres, fut détaché à l'Ecole Supérieure de BRIGNOLES, qu'il s'y rendit, s'entretint avec le directeur et revint le même soir à BAR-sur-LOUP ! Quant à PESTALOZZI, il n'avait peut-être pas complètement tort quand il écrivait, dans son Chant du Cygne : "Je dois répéter ici ce que je me suis dit secrètement à moi-même cent et cent fois, pendant mes années de malheur : en mettant le pied sur la première marche de l'escalier du château de Berthoud, je me suis perdu moi-même, embrassant une carrière dans laquelle je ne pouvais être que malheureux". Et son désir était, avant de mourir, de rouvrir, au Neuhof, une "école de pauvres" ! Les lecteurs de Naissance d'une pédagogie populaire n'ont pas oublié Joseph, l'ami des bêtes (I p. 16 et suivantes) ou les deux "estamas" (Ibid.; planche en regard de la p. 64), si semblables à ces enfants errants du Neuhof, dont PESTALOZZI trace le portrait dans la Prière aux amis de l'humanité de bien vouloir soutenir son oeuvre : Suzanne DAETWYLER, les trois MEYER ou Marie BAECHLI.

Tous deux, chefs d'institut, étaient appelés par "leurs enfants" du nom de père : "Vater PESTALOZZI" disait-on à YVERDON et, dans ses Souvenirs, Louis VUILLEMIN raconte que, si de quelques jours, ils n'avaient pas vu Père

PESTALOZZI, les élèves se sentaient tout tristes. De même à VENCE, on disait papa et maman FREINET et, tandis que les sbires hurlaient à FREINET, avant de l'emmener au camp de concentration : "C'est vous ! avouez !", un enfant entr'ouvrait la porte de l'atelier en demandait : "Papa FREINET, j'ai égalisé le texte, peut-on imprimer ?" et Oriol, le plus petit, embrassait ses jambes : "Papa FREINET, do ma un dato". Tous deux ont eu des amis, humbles ou célèbres. PESTALOZZI : ISELIN, FICHTE, STAPFER, JULLIEN, FREINET : BARBUSSE, Romain ROLLAND, LANGEVIN, FERRIERE... Tous deux ont été en butte à l'hostilité des mêmes puissances : les partisans d'une tradition confortable (pour eux; ils ne pensaient pas aux autres!) le pouvoir politique et l'église; trop souvent associée au pouvoir civil. Voir pour PESTALOZZI, les planches 104-107 de PESTALOZZI et son temps (il faudrait ajouter BIBER). Pour FREINET, il suffit de relire "Naissance d'une pédagogie Populaire", ce récit si vivant et si mesuré.

PESTALOZZI a été trompé lors de l'achat de son domaine et acculé à la faillite. Failli, il était poursuivi comme un chien par les gamins du village qui, jouant sur son nom l'appelaient "Pestilenz" (la peste). Ses écrits, sauf le premier volume de Léonard et Gertrude, sont tombés dans une profonde indifférence.

A YVERDON, il a été "laché" par plusieurs de ses collaborateurs, trahi par d'autres (Niederer et Schmid); et chaque fois, l'autorité civile trouvait un prétexte pour mettre fin à son activité libératrice, en lui retirant la jouissance du bâtiment dans lequel il l'exerçait.

Le combat de FREINET fut plus spectaculaire : on passe des brumes du Plateau suisse au grand soleil de Provence; et n'oublions pas 150 ans de progrès ! Grand blessé, après quatre ans de convalescence dans les hôpitaux, contre l'avis du bon docteur du bourg, il tient de 1920 à 1932, sa classe à BAR-sur-LOUP, puis à SAINT-PAUL-DE-VENCE, il esquisse sa réforme de l'école populaire. En 1932, éclate l'affaire de SAINT-PAUL, racontée de la façon la plus vivante dans Naissance... (I, pp.209-258). Quel spectacle ! Après quoi, contraint de quitter son poste, FREINET et sa femme ouvrent l'école de VENCE, la classe pilote de la réforme qui s'étend et s'amplifie, l'école de VENCE avec ses stages annuels. Mais éclate la deuxième guerre mondiale. Ce fut d'abord pour FREINET le camp de concentration, puis l'hôpital de SAINT-MAXIMIN; à partir d'octobre 1941, la Résistance et le maquis de VALLOUISE... Pendant ce temps, la C.E.L. restait en veilleuse; en 1945 on trouva tout pillé (et une fois encore, plus tard, un incendie suspect détruisit tout le matériel amassé); et c'est dans ces circonstances atroces que FREINET a conçu, puis rédigé, trois de ses plus importants ouvrages : L'Education du travail, L'expérience tâtonnée et Essai d'une psychologie sensible. Il faut relire sur ces années Naissance... (II) pp. 171-197).

D'un côté, donc, tragédie intime et poignante, au terme de laquelle la victoire est toute intérieure : le gouvernement du Canton d'Argovie nomme PESTALOZZI citoyen d'honneur; la Société Helvétique l'invite à son assemblée - De l'autre, drame à grand spectacle qui, après trois péripéties, trouve son happy-end : ce développement qui se poursuit, ces innombrables disciples qui, dans vingt pays s'inspirent de la grande idée d'une éducation répondant aux besoins profonds de l'enfant (ce que j'ai appelé l'école pour l'écolier). Mais, de part et d'autre même consécration; consécration à la vie à la mort, à la tâche qui les a appelés; même obstination paysanne : tout est détruit, on recommence.

Même esprit de service et même foi, non pas en eux-mêmes, car l'un et l'autre avaient cette humilité qui est la pierre de touche du génie vrai, mais en la vérité qui s'est imposée à eux et qui les a choisis pour la faire triompher. Deux hommes du même très grand format!

Et leur oeuvre à tous deux est d'une portée également incalculable. L'activité de PESTALOZZI, au Neuhof et à Stans, a donné le branle à une nouvelle façon de traiter les orphelins, les enfants de commune, plus généralement les infirmes et les dévoyés : des maisons se sont ouvertes pour eux, dans lesquelles on s'efforce de leur donner quelques compensations pour ce qui leur a manqué dans les premières années de leur vie. Son bref passage à l'école primaire (pour les non-bourgeois!) de Berthoud a doté l'école élémentaire de techniques valables. Ses écrits, et non pas seulement Léonard et Gertrude, mais l'Helvetisches Volksblatt et Wochenschrift für Menschenbildung, ont éveillé l'attention d'un public étendu sur les fins d'une authentique éducation. Ses collaborateurs ont fondé des écoles PESTALOZZI en SUISSE, en FRANCE, en ESPAGNE (il y a aujourd'hui d'innombrables écoles PESTALOZZI dans le monde). Ses Lettres à une jeune mère, écrites pour l'Anglais GREAVES, ont provoqué la création, en GRANDE BRETAGNE, des premières écoles maternelles. Ses idées ont influé sur l'organisation de l'enseignement public aux U.S.A. Prophétiquement, il écrivait à son ami STAPPER : "Nous croyons semer une graine pour nourrir les malheureux dans notre entourage immédiat et nous avons planté un arbre dont les branches s'étendent sur le globe entier, invitant tous les peuples de la terre sans exception à s'abriter à son ombre". On y pense en voyant, au Pestalozzianum, la traduction de ses oeuvres en japonais; ou à BIRR, à côté de la tombe de PESTALOZZI, les cendres du Japonais qui a popularisé dans son pays l'oeuvre de notre grand pédagogue.

Quant à l'action de FREINET - pour ne rien dire de ses innombrables écrits - elle se résume dans un fait nouveau d'une signification immense : une fraternelle camaraderie d'éducateurs s'est constituée qui, chaque jour, entraîne de nouveaux éducateurs dans leur ronde libératrice. Libératrice du maître, dont elle transfigure le terme métier en un émouvant apostolat : libératrice de l'enfant à qui FREINET offre, d'abord une école sans manuels ni leçons magistrales, dans laquelle le maître, tel un élève plus âgé, dirige une activité individualisée, née de la particulière nécessité et adaptée au besoin singulier de chacun : rédaction libre, ensuite texte collectif imprimé sur la presse de l'école et communiqué à d'autres écoles (éventuellement publié dans La Gerbe), dessin libre (ça c'est le domaine plus particulier de l'admirable compagne que fut pour notre FREINET, son épouse, Elise FREINET); étude libre, individuelle ou collective, à l'aide de fiches, de bandes, de boîtes, de la Bibliothèque de travail, au jardin ou à l'atelier... Et surtout à la racine de toutes ces techniques, une foi inébranlable en la perfectibilité de l'enfant et de l'adulte. Réalisme et optimisme donc.

Les différences entre ces deux génies pédagogiques sont, à première vue, importantes. Ainsi leur enfance, cette enfance qui exerce sur la formation de la personne une influence si décisive, les distingue profondément l'un de l'autre. Enfant, FREINET joue avec l'eau, le sable, le feu, il grandit en pleine nature. Il évoque le souvenir de ces années dans le chapitre 27 de L'Education du Travail. PESTALOZZI lui, appartenait à la bourgeoisie citadine pauvre. Lui et ses frères et soeur ont été élevés en chambre; pour économiser leurs chaussures, on ne leur permettait pas de jouer en plein air!

Henri PESTALOZZI, le rêveur était moqué, sans méchanceté d'ailleurs (on l'aimait bien), par ses petits camarades. Il fallut un tremblement de terre pour qu'il conquît leur estime : personne n'osait entrer dans le bâtiment, après la première secousse, c'est lui qui alla chercher les manteaux et les bonnets de tous !

L'époque, surtout était autre : A la différence de FREINET qui est de toute son âme "de gauche", syndicaliste, prolétarien, PESTALOZZI est un homme du XVIIIème siècle; exactement du temps des souverains éclairés, des "bons despotes". Au début de sa vie, il était paternaliste, il correspondait avec des princes, Joseph II et Léopold II, et attendait de leur bon vouloir les réformes sociales et pédagogiques qu'il souhaitait. Puis il mit quelques années son espoir dans la République Française, qui lui avait fait des avances auxquelles il n'était pas resté insensible. Puis, il vit que l'empire, né de la Révolution, faisait peser sur les peuples une oppression plus grave encore que la royauté renversée. Après WATERLOO, il reprit quelque espoir en deux souverains, ceux de RUSSIE et d'ALLEMAGNE... Mais en 1814 déjà, il avait rédigé le manifeste, non plus paternaliste, mais démocratique, dont nos chers Confédérés font le plus grand cas, mais que personne ne s'est risqué à traduire en français : An die Unschul, den Ernst und den Edelmuth meines Zeitalters und meines Vaterlands; quelque chose comme : " A l'innocence, au sérieux et à la noblesse de cœur de mes contemporains et de mes compatriotes". C'est au peuple de conquérir les droits que le pouvoir lui refuse ou plutôt ne peut pas lui assurer ! Au peuple, c'es-à-dire à la communauté, à tous les hommes de cœur et de service, "que leur activité civile les mette en rapport avec le peuple, qu'ils aient de par Dieu charge de l'instruire et de le consoler, qu'ils cultivent la terre, entourés de fils et de filles, de domestiques et de servantes, dans la prospérité et l'honneur, ou qu'ils vivent cachés dans la plus humble cabane, connus seulement de leur femme, de leurs enfants, de leurs voisins, dans la noblesse de leur âme..."

Plus profonde peut-être est la différence de leur sensibilité. PESTALOZZI est Allemand, un romantique (relire ses "Lettres à sa fiancée"); il s'exprime en effusions admirables et intraduisibles : il faut lire dans le texte original ses "Discours à sa maison" (Reden an sein Haus), ou telle lettre dans laquelle il annonce à sa femme qu'il a été choisi par le Directoire helvétique pour s'occuper des orphelins de STANS.

FREINET a le robuste bon sens du paysan français. Il éprouve une insurmontable aversion à l'égard des laïus, des propos généreux; comme souvent le paysan, il fait preuve d'un étonnant sens du réel : il ne paie pas de mots. Il parle froidement de son "matérialisme pédagogique", par quoi il entend sa condamnation de toute profession d'éros pédagogique (cet éros pédagogique qui déborde constamment de la bouche et du cœur de PESTALOZZI), mais surtout, sa conviction que, pour transformer l'école, il faut avant tout mettre entre les mains des instituteurs, un matériel, par le moyen duquel l'enfant puisse s'instruire et s'élever lui-même.

Mais PESTALOZZI s'il a écrit : "C'est l'amour qui a tout fait; il a une grande force quand il ne craint pas la croix", n'en a pas moins doté, lui aussi, l'école primaire d'un matériel nouveau et de techniques qui ont été l'instrument durable de la profonde transformation dont un Horace Mann ou un Herbert Spencer lui ont fait l'honneur : le tableau noir, l'ardoise, les exercices d'élocution puis, à YVERDON, l'étude de la géographie locale sur le terrain.

Et il s'est, tout comme FREINET, intéressé non seulement à ses idées, mais aux jeux de son fils Jacobli et de "ses enfants" de Berthou et d'Yverdon.

Ses lettres à des parents d'élèves, dont nous avons quelques-unes, prouvent chez lui une intuition très juste et très fine de la personne singulière de chaque enfant. De son côté, FREINET, s'il juge vain l'appel aux sentiments, si l'amour non manifesté par des actes est pour lui sans valeur, sans existence (ce qu'il faut, c'est donner aux instituteurs, des locaux et un matériel au moyen desquels l'enfant puisse faire le travail par lequel il se constituera personne), il faut voir ce qu'il faisait, ce que faisaient et font ses continuateurs. A assumer dans leur classe ce rôle de frère aîné, d'entraîneur, de conseiller (et non plus de juge), à travailler parmi leurs élèves, avec leurs élèves, les instituteurs inspirés par lui créent une atmosphère étonnamment voisine de celle de l'Institut d'Yverdon, dans ses belles années. Ici encore il s'agit d'une différence de culture (l'un est français, l'autre alémanique), d'un moins et d'un plus, et non d'une opposition.

FREINET voulait l'école sans manuels et sans leçons magistrales. PESTALOZZI était moins absolu, mais, dans ses instituts, les élèves se formaient par de nombreux travaux personnels et manuels. Les classes où M.A. Jullien nous fait pénétrer, avec lui, dans son précieux ouvrage sur l'Institut d'YVERDON ne sont pas sans ressembler parfois, d'une façon frappante, à celles de l'Ecole Moderne. Qu'on relise M.A. Jullien !

Bref, compte tenu de la différence des temps, de la culture et du tempérament, PESTALOZZI et FREINET ont travaillé dans le même champ, au service des mêmes valeurs. S'ils parlent souvent une langue différente, ils sentent de même sur tous les points importants. Et, si l'un s'est appliqué plutôt à assigner à l'école sa fin véritable, l'autre à la doter d'un matériel adéquat - ce qui constitue les deux problèmes fondamentaux et complémentaires de la science de l'éducation - tous deux ont néanmoins embrassé le problème éducatif dans son ensemble : poser des fins, inventer des dispositifs pédagogiques propres à les réaliser. Tous deux ont eu le même souci de la méthode. On a écrit des volumes sur la fameuse Méthode de PESTALOZZI, jamais définitivement formulée, sur laquelle à YVERDON, on ne s'entendait guère. La Méthode, c'était, pour PESTALOZZI comme pour FREINET, le but, la fin que doivent viser tous les travaux, tous les exercices, le comportement du maître et l'esprit de la classe. Mais, PESTALOZZI savait, lui aussi, que ces fins ne peuvent être atteintes que par un ensemble concerté de moyens de même sens : de là, la leçon d'élocution pratiquée à Berthoud ou cette géographie sur le terrain qui émerveillait Carl RITTER. Tout cet ensemble concerté de moyens en quoi consistait pour PESTALOZZI comme pour FREINET, l'éducation à l'humanité, a été remarquablement analysé et présenté en action par Jullien, dont le témoignage n'a pas été suffisamment considéré.

Mais le "matérialiste" FREINET savait tout aussi bien l'indispensable nécessité, dans le sens normatif que nous venons de définir, d'une méthode. Dans sa lettre à des amis belges (Naissance... II, pp. 158 et suivantes), il a parfaitement expliqué ce qu'il entendait par là : "Nous l'avons déjà dit dans une étude précédente : il n'y a pas de méthode Freinet. Oui, j'ai été l'initiateur de l'Imprimerie à l'Ecole dont nous ne saurions trop vanter l'importance pour la libération scolaire de l'enfant. Mais notre méthode serait un danger si elle se cantonnait à cette technique, si elle mettait en valeur, au détriment des autres, une activité particulière, si elle nous faisait négliger les ressources incomparables de la vie, des découvertes et des expériences de ceux qui nous ont précédés dans cette voie périlleuse..."

.../...

Nous avons une idée pédagogique qui nous éclaire et nous guide comme un flambeau : elle est la résultante des travaux théoriques et pratiques des pédagogues et des chercheurs de tous les temps... Ce n'est pas avec des mots que nous voulons bâtir notre nouvelle pédagogie mais en définissant d'une part, ce que nous appellerons le climat du travail nouveau; en mettant au point, ensuite, les outils et les techniques de travail permettant enfin la réalisation effective et pratique, avec la masse des éducateurs, dans les écoles populaires, des rêves généreux des pédagogues." C'est ce que pensait PESTALOZZI, sans peut-être pouvoir le dire aussi clairement.

FREINET et PESTALOZZI sont, par vocation deux éducateurs; tous deux ont voulu pour l'enfant, une formation complète de la personne.

FREINET : intelligence, sens pratique, sensibilité esthétique, camaraderie et coopération, vie intérieure. PESTALOZZI : Kopf. Herz und Hand (l'intelligence, le coeur et l'habileté manuelle). Tous deux ont voulu, avec des nuances dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer, une école laïque. Tous deux étaient des libres-croyants et tous deux ont été en butte aux critiques d'hommes d'église.

Tous deux étaient profondément persuadés qu'une réforme sociale doit précéder, pour la rendre possible, la réforme de l'école. Dans l'Educateur prolétarien du 15 décembre 1937, FREINET écrit : "il ne faut pas dire qu'on peut, dans tous les milieux, transformer sa classe. Cela n'est pas vrai. Il faut travailler avec méthode et persévérance, et dans tous les domaines d'activité, à transformer les conditions qui sont faites à cette école, afin que nos techniques puissent accomplir leur mission. "Quant à PESTALOZZI, l'école n'était pour lui qu'une des trois puissances éducatives qui devaient conjurer leurs efforts pour que le petit d'homme puisse atteindre à la pleine stature de l'humanité; les deux autres étant le milieu familial et le milieu social. Et, dans son expérience simplement, pensée d'une réforme politique, éducative et sociale complète, il ne remplace l'école dérisoire de BONNAL que par l'école de GLUPHI (décrite dans mon étude sur PESTALOZZI et l'idéal coopératif) que lorsque la réforme des moeurs et des institutions est en bonne voie de réalisation.

Tous deux ont une claire conscience de la vertu de la collaboration et de la coopération. Dans son ouvrage : Umriss einer genossenschaftlichen Ideengeschichte, le Dr. Henry Faucher accorde à PESTALOZZI, entre Zachokke et Emmanuel de Fellenberg, une place centrale dans le développement des idées coopératives en SUISSE. Ce n'est pas assez dire : PESTALOZZI est, au vrai, le père de ce ressaisissement, réponse aux maux de la guerre et aux crises économiques de la fin du XVIIIème et du début du XIXème siècles, dont une des manifestations les plus caractéristiques fut l'éveil d'un idéal coopératif et la naissance de diverses institutions coopératives. Quant à FREINET, les sigles sous lesquels il siégeait au cours des congrès de l'Ecole Moderne : I.C.E.M. - C.E.L. suffiraient à le déclarer. On peut aussi rappeler ces lignes, dans son rapport sur le congrès de GRENOBLE (avril 1939) : "Nos méthodes de travail coopératif, elles aussi, seront de plus en plus axées sur l'effort à la base des éducateurs, qui peuvent se voir, se réunir, discuter. Il n'y a point chez nous, une centrale qui produit et diffuse. C'est de la base coopérative que viennent la lumière et l'effort". (Naissance...II, p. 146) C'est d'ailleurs en comparant l'activité de FREINET avec l'expérience simplement pensée par PESTALOZZI du relèvement de Bonnal, que la profonde parenté des deux réformateurs éclate peut-être de la façon la plus frappante.

L'école de Gluphi est, dans son esprit notamment par son insertion dans la vie du village, toute proche de l'école de BAR-sur-LOUP, où a pris naissance l'Ecole Moderne, tandis qu'en même temps et dans le même esprit FREINET y organisait (et aussi bien dans son village natal), une activité coopérative que nous connaissons par le beau film : "l'Ecole Buissonnière".

Enfin, tous deux étaient profondément démocrates. En cette année où l'on commémore le vingtième anniversaire de la troisième proclamation des Droits de l'Homme (1766, 1789, 1948), il est bon d'insister sur ce point. Lisant dans Die Stimme Pestalozzis (traduction d'A. Tanner) les quelques extraits qu'on y trouve de ce vibrant appel déjà mentionné : "A l'innocence...." FREINET n'eût pas manqué de reconnaître en PESTALOZZI la même volonté de servir, par les mêmes moyens, ce qui constitue la suprême dignité de l'homme et de l'humanité, la personne (que PESTALOZZI appelle individualité); la personne (personne communautaire serait un pléonasme) dont seul l'accomplissement (que peut procurer l'éducation) triomphera des périls, plus graves que jamais, qui nous menacent aujourd'hui. Il eût senti en lui, sous un langage dont nous avons perdu l'habitude et qui nous déconcerte souvent, le même réalisme, la même opposition à toute scolastique : "Le cours de mes recherches ne peut suivre d'autre direction que celle indiquée par la nature de mon développement individuel; je ne puis donc, en aucun point, partir d'un principe philosophique défini, quel qu'il soit; je ne puis même tenir aucun compte des lumières de notre siècle sur cet objet. Je ne puis et ne dois rien savoir ni chercher ici que la vérité qui est en moi-même, c'est-à-dire les résultats simples où m'ont conduit les expériences de ma vie". Et la même foi, non pas dans la bonté originelle de l'homme (PESTALOZZI avait, comme FREINET, vu trop d'horreurs pour y croire) mais en sa perfectibilité. Nier la perfectibilité de notre espèce était pour lui le péché contre l'esprit. C'est pourquoi, à la suite de ses expériences au Neuhof, il s'était voué à l'apostolat le plus humain, l'éducation, libératrice du divin en l'homme, c'est-à-dire de sa nature véritable.

Il eût compris que seule la phraséologie le sépare de PESTALOZZI, quand il écrit, par exemple : "Les dispositions, les mesures, les moyens éducatifs conçus en vue de la masse populaire et de ses besoins ne constituent en aucune façon le principe intérieur de la culture populaire, de la formation de l'homme. Dans des milliers de cas, ils ne valent rien ni pour l'un ni pour l'autre, mais s'opposent même directement à leurs besoins et à leurs fins à tous deux. Notre espèce ne forme point essentiellement son humanité en masse, mais individuellement, et d'homme à homme. La formation de l'homme avec toutes ses méthodes demeure éternellement, par son origine et son essence, l'affaire de l'individu et des dispositions qui s'y rattachent étroitement, et qui touchent à son cœur et à son esprit". Sous ce langage désuet, il eût reconnu son propre réalisme, sa propre foi démocratique, qui éclate dans tout ce qu'il a dit et fait.

Tout proches l'un de l'autre par les convictions essentielles, le second suivant le premier sur la même voie : la libération du maître d'école et de l'élève inaugurée par PESTALOZZI, tels nous apparaissent, en conclusion, les deux très grands éducateurs que nous avons tenté de comparer.

Louis MEYLAN
Professeur honoraire de
l'Université de LAUSANNE
(SUISSE)

V - POINTS DE VUE PARUS DANS "ILE DE FRANCE"

revue du groupe parisien - C. FREINET

- a) L'esprit et les techniques
- b) Tâtonnement expérimental et pédagogie
- c) Notre pédagogie en France et dans le monde

-----o-o-o-----

FREINET collaborait aux revues départementales en particulier il a donné à l'Ile de France, organe des membres de l'Ecole Moderne de Paris, de nombreux articles. En voici trois, choisis parmi beaucoup.

POINT DE VUE

L'ESPRIT ET
LES TECHNIQUES

C. FREINET

"Toute doctrine traverse trois états : on l'attaque d'abord en la déclarant absurde; puis on admet qu'elle est vraie, évidente, mais insignifiante. On reconnaît enfin sa véritable importance et ses adversaires revendiquent l'honneur de l'avoir découverte.
William JAMES

Notre mouvement pédagogique n'a pas le privilège des expériences. Il y a eu de tous temps des éducateurs chercheurs, curieux et dévoués qui découvraient des outils, perfectionnaient des tours de mains, mettaient au point des méthodes qui constituaient des progrès sur ce qui existait avant eux.

Seulement, ils restaient seuls et isolés. Leur découverte, ils la gardaient pour eux. Ils ne savaient, ni si ce qu'ils croyaient avoir découvert n'était pas déjà dans le domaine public, ni si d'autres camarades seraient éventuellement intéressés par leurs trouvailles. Aucun organisme, aucune revue, n'accueillait leurs essais. Les instituteurs prenaient ainsi un complexe d'infériorité total et définitif.

Pour la première fois dans le mouvement pédagogique contemporain, nous sommes parvenus à grouper des milliers de travailleurs qui acceptent de verser leur oeuvre dans le creuset coopératif pour qu'elle soit reprise, améliorée jusqu'à devenir une réussite utile à tous.

Et notre mouvement n'ira en s'enrichissant et en s'amplifiant que si ne cessent de croître le nombre et la cohésion de la masse des éducateurs qui font encore des expériences.

Mais cet esprit coopératif est encore si peu développé, les sollicitations diverses à l'individualisation et la dispersion des efforts sont si pressantes que la force de notre mouvement ne s'accroît pas du tout au rythme d'augmentation du nombre d'usagers de nos techniques. Nous constatons même un fait grave : des centaines de camarades qui achètent notre matériel ne prennent pas contact avec nos groupes, ne s'abonnent pas à nos revues, n'apportent pas leur collaboration.

C'est pour nous une partie de nos forces essentielles que nous ne parvenons pas à mobiliser, et qui échappent peu à peu à la forme sinon à l'esprit de notre pédagogie. Et rien n'est plus dangereux pour nous que des adhérents inexpérimentés qui adapteront nos techniques à leur scolastique jusqu'à les scléroser définitivement.

Il nous faut aujourd'hui :

- D'une part amener tous nos adhérents à une compréhension profonde de notre pédagogie pour que l'effort commun soit coordonné.
- D'autre part essayer de contrebattre ceux qui se réclament de notre pédagogie, sans rien faire qui y satisfasse.

Cette action négative sera toujours délicate et difficile. Nous préférons cultiver l'aspect constructif de notre entreprise et tenir la tête du peloton.

Que faire donc pour un meilleur travail coopératif ?

1°- Il nous faut travailler ensemble d'abord. Rien ne cimente mieux une équipe ou une association que ce travail coopératif : préparation de B.T., de fiches-guides, de suppléments B.T., bientôt de bandes autocorrectives, de bandes magnétiques, de disques.

Les Bulletins départementaux et régionaux doivent y contribuer. A défaut et pour ceux surtout qui sont éloignés des centres, les cahiers de roulement doivent sillonner la France.

Une partie de ce travail peut se faire pour ainsi dire "à domicile". Il faut tenir compte en effet du fait que nos adhérents sont rarement dans les grands centres et que, lorsqu'ils y sont nommés, ils sont très souvent étouffés par les grands ensembles, la surcharge des classes, la vie fiévreuse qui ne laisse aucune place dans les grandes agglomérations pour la pensée personnelle. Tout l'essentiel de nos réalisations a été fait ainsi par correspondance, par circulation et enquêtes.

Il faut absolument continuer ainsi et maintenir les liaisons.

2°- Il faut se retrouver et se réunir le plus souvent possible. Les réunions pour démonstrations sont d'ordinaire bien organisées dans un bon nombre de départements et de régions. Il faut absolument les généraliser. On en connaît le principe :

Les groupes établissent un calendrier qui comporte une réunion tous les mois ou tous les deux mois chez des camarades sur des thèmes choisis à l'avance.

Les camarades qui reçoivent font d'abord, autant que possible, une "démonstration" avec les élèves; on visite ensuite la petite exposition organisée : documents C.E.L. divers, exposition de dessins, éditions. L'après-midi, on discute librement.

3°- A une condition seulement, et qui est valable également pour les bulletins : que dirige et oriente la discussion un camarade parfaitement pénétré des techniques et de l'esprit de notre pédagogie.

En effet, nul ne pratique nos techniques à 100 %. Vous pouvez vous réunir dans des classes qui n'en sont imprégnées qu'à 30 ou 50 %. Dans les bulletins, les camarades racontent comment ils pratiquent dans leur classe. C'est très bien. C'est le tâtonnement expérimental en action. A condition que les spectateurs ou les lecteurs ne croient pas que telle est la pédagogie que nous recommandons, celle dont nous devons nous satisfaire. Car, alors, au lieu d'aligner les nouveaux venus sur nos techniques, on risque d'aligner nos techniques par le bas, sur la scolastique.

C'est en ce moment un de nos plus graves dangers et nous allons tâcher d'y remédier. Il est indispensable qu'il y ait dans chaque réunion et pour le bulletin, un camarade qui fasse le point en fonction de notre pédagogie, qui dise par exemple, qu'un texte libre une fois par semaine, sans imprimerie et sans journal n'est pas un texte libre, qu'une leçon de lecture avec une avalanche d'exercices n'est pas une méthode naturelle., etc...

Ce n'est pas là dénigrer les camarades, c'est leur faire prendre conscience au contraire de la nécessité où ils sont de se perfectionner sans cesse, comme nous tous.

Ne sacrifions pas trop à la propagande. Ne suivons pas trop la pente facile qui consiste à montrer que le plus petit effort met le pied à l'étrier, ce qui est vrai, mais à la condition de pouvoir un jour monter sur le cheval.

Il nous faut reprendre et développer l'aspect théorique de nos techniques. Il nous faut insister sur le côté intellectuel et culturel de notre activité, se pénétrer de l'esprit de nos techniques et en promouvoir la ligne.

Il est exact que nos techniques sont en train de gagner la partie. Mais seulement en tant que techniques. On prend chez nous ce qui est technique et on néglige l'esprit qui est considéré comme dangereux. Si nous n'y prenons garde, ce sont les techniques FREINET sans FREINET qui triompheront. Voyez ce que fait "l'Ecole Libératrice" quand elle publie une fiche sur le Texte Libre qui semble sortir ainsi, tout armé de la pédagogie traditionnelle dont il ne sera qu'une incidente.

On expérimente actuellement, dans chaque département, des classes terminales, pour les enfants de 13 à 16 ans qui n'ont pas pu suivre la filière. Les instructions ministérielles prévoient (sans la nommer ce qui est naturel) la pratique de notre pédagogie. Encore faudra-t-il qu'on ne la dépouille pas de ce qui en fait la caractéristique et le succès.

J'aurai assez souvent encore à insister sur cet aspect à mon avis essentiel de notre travail. En attendant, nous conseillons à nos adhérents, aux jeunes, surtout, de lire nos revues, non seulement "l'Educateur" - ce qui est indispensable - mais aussi "Techniques de Vie" et "Art Enfantin". Il nous faut accéder le plus nombreux possible à un deuxième degré qui peut conférer à ceux qui y sont parvenus, cette indispensable fonction de pilotes.

C. FREINET

POINT de VUE

TÂTONNEMENT EXPERIMENTAL

et PEDAGOGIE

C. FREINET

L'idée de tâtonnement expérimental gagne du terrain parmi nos camarades. Ils sentent que la pratique en est naturelle et que ce tâtonnement expérimental est bien le processus de base, et universel, du comportement humain, du comportement d'ailleurs aussi de tout être vivant.

Il n'est pas seulement le processus des essais et des erreurs, connu et condamné depuis longtemps, nous disent les pédagogues et les psychologues. Il comporte un élément nouveau que, à notre connaissance, on n'a jamais fait intervenir : le fait qu'un acte réussi laisse dans l'être vivant une trace favorable comme un sentier où l'on aura tendance à repasser, l'échec au contraire établit comme une barrière qui refoule et décourage les initiatives. La suite des réussites, bénéfiques ou maléfiques suscite comme un cheminement plus ou moins tortueux qui a tendance, en se répétant, à devenir une indélébile technique de vie. J'explique tout cela dans mon "Essai de Psychologie Sensible Appliquée à l'Education" (1). Dans une prochaine étude je compte démontrer que, contrairement à ce qu'on croit, le monde, même actuel, n'est nullement mené par la science, mais que la science elle-même, lorsqu'elle n'est pas aveugle, n'est qu'un tâtonnement expérimental, dont la vitesse peut devenir d'ailleurs d'un ordre électronique.

Dans toutes les reconsidérations que nous tentons pour les diverses disciplines culturelles, notre pratique du tâtonnement expérimental s'affronte aux pratiques traditionnelles faussement scientifiques. Au lieu de partir de règles et de lois qui reconstruiraient en préfabriqué les acquisitions et les connaissances, nous commençons humblement par la base, comme l'enfant se traîne à quatre pattes avant de devenir peut-être un coureur à pied émérite, comme s'établit par la seule expérience, et non par l'explication, l'équilibre de l'enfant qui roule à vélo. Cette conception, qui nécessite évidemment des explications plus nourries, justifie le peu de rendement des leçons qui prétendent faire l'économie de l'expérience. Et nous touchons là, d'ailleurs au noeud de toutes nos discussions pédagogiques actuelles : faut-il expliquer les sciences ou les pratiquer ? Faut-il enseigner d'autorité nombres et opérations ou reconstruire expérimentalement les éléments mathématiques ? Faut-il décrire le milieu ou le pénétrer activement pour le changer ? Ce processus de tâtonnement expérimental est parfaitement valable non seulement à l'Ecole, mais dans la vie, non seulement avec des enfants et des adolescents, mais aussi avec des enfants et même avec des éducateurs. Elle est valable - et c'est là que je voulais en venir ici - dans notre travail Ecole Moderne et dans notre propagande. Notre conception s'accorde d'ailleurs sans réserve avec notre longue expérience.

Que dit donc cette expérience ? Elle dit que toutes les explications que nous donnons verbalement, les livres et les brochures que nous faisons lire, les conférences que nous faisons n'ont qu'un rendement minime. Au temps où je parcourais la France pour diffuser nos techniques, j'ai pu parler longuement à des assemblées de plusieurs milliers d'instituteurs enthousiastes ; j'ai vendu et distribué une littérature qui représenteraient des tonnes de papier.

Je ne dis pas que la portée en ait été totalement nulle; disons qu'elle a rendu à 2 % tandis que de jeunes instituteurs qui participent à nos stages sont accrochés à 50, parfois à 80 ou 90 %, et que nos plus vieux militants, ceux qui nous ont été, et qui nous restent les plus indéfectiblement fidèles sont ceux qui, au début de nos techniques, et immédiatement après la guerre, ont participé à nos stages de Vence et de Cannes. Vous pouvez aujourd'hui encore parler avec sensibilité et éloquence aux collègues rencontrés dans les réunions; ne vous faites pas d'illusions; votre salive sera perdue. Mais que quelques-uns de ces camarades passent un jour dans votre classe, de préférence en présence des élèves, qu'ils composent et gravent eux-mêmes, qu'ils compulsent votre fichier, s'essayent à dessiner, ils repartiront, je ne dis pas complètement convaincus, mais marqués définitivement. Et ça se retrouvera toujours.

Ces considérations, fruit de notre pédagogie et de notre expérience, nous incitent à vous donner un certain nombre de conseils :

1°- Nous avons cru pendant longtemps que les revues et les articles étaient la forme la plus éminente de la bonne propagande. Nous nous sommes trompés, du moins pour ce qui nous concerne. Lorsqu'il s'agit de bouleverser les techniques de travail et de vie, les conseils et les explications restent sans effet. Il faut pouvoir éprouver soi-même les avantages et les risques des moyens nouveaux qu'on vous offre. Et c'est pourquoi nous avons réduit nos publications de propagande. Nos revues elles-mêmes, l'Educateur notamment, ne visent plus comme autrefois à convaincre ceux qui ne connaissent pas encore nos techniques. L'Educateur est notre organe de travail. C'est par lui que nous nous connaissons et que, coopérativement, nous profitons les uns et les autres de nos efforts communs. Faisons du bon travail. Appliquons-nous à mettre au point les techniques et les outils nouveaux dont nous serons les premiers bénéficiaires. Montrons de beaux journaux scolaires, des travaux expérimentaux originaux et enthousiasmants, exposons dans nos classes, ou au chef-lieu, nos superbes peintures, nos tentures, nos céramiques, préparons des enfants à l'esprit ouvert, à l'oeil vif et décidé, des enfants qui sont déjà des hommes pour leur sérieux, leur bon sens, le sentiment de leurs responsabilités, créons dans nos classes ce climat d'humanité et de démocratie qui étonne tous nos visiteurs. Parce que nous ferons oeuvre exemplaire dans une société et en une période où tant de problèmes dramatiques assaillent parents et maîtres, dans la mesure où nous créons de l'intelligence et de la beauté rayonnantes, cela se saura autour de nous, comme se diffuse sans propagande et sans radio, la renommée des vrais hommes de science et des hommes de bien. Et ainsi, nos expériences réussies prépareront forcément le terrain aux transformations éducatives et sociales que nous attendons et que nous préparons.

2°- Le principal de nos soucis et de nos devoirs : créons et développons nos écoles témoins. C'est le conseil que je donnais au Congrès à nos amis C.E.G. qui étaient quelque peu effrayés de la montagne de conformisme et d'inertie qu'ils ont aujourd'hui à remuer. Et je leur disais : Ne vous épuisez pas en démonstrations et discussions avec des camarades qui n'ont pas encore senti suffisamment le besoin de modernisation qui est un des impératifs de notre époque. Mettez au point vos outils, transformez votre classe en classe de travail, selon l'esprit et la lettre de la circulaire des Travaux Scientifiques Expérimentaux. On saura, nous ne savons trop comment, mais on le saura que Petitcolas dans les Voges, Poitrenaud, Raynaud, Berteloot, etc.. et tant d'autres ont inauguré une forme nouvelle de travail qui donne un meilleur rendement, avec moins de peine, avec plus d'enthousiasme pour le maître. Vous verrez alors vos collègues lever la tête et questionner. Alors ce que vous aurez fait et ce que vous direz portera à 100 %.

C'est d'ailleurs parce que nous avons nos solides bases de travail dans toutes les régions de France et dans de nombreux pays étrangers, parce que nos milliers de maîtres animent nos milliers d'écoles témoins, que nous sommes indestructibles. Nous sommes comme ces levains qui sembleront croupir quand le milieu n'est pas favorable et qui explosent dans un irrésistible élan dès que la chaleur, l'eau et les éléments indéfinissables qui s'y ajoutent permettent à la vie d'accomplir son périple et son destin.

Il y a enfin une revendication que nous pourrions formuler pour les années à venir. Il faudrait obtenir que certains instituteurs ou institutrices soient autorisés sur leur demande, à venir faire un séjour d'un jour peut-être même avec quelques-uns de leurs élèves, dans les classes travaillant selon nos techniques.

C'est ainsi que, par tâtonnement expérimental, se fera, sans risque ni aventure, le vrai progrès pédagogique.

NOTRE PÉDAGOGIE EN FRANCE
ET DANS LE MONDE

C. FREINET

Notre pédagogie, bien qu'elle soit d'avant-garde, n'en doit pas moins, dans la pratique, s'adapter aux conditions de fonctionnement actuel de notre école publique. Elle risque de ce fait de dégénérer si nous ne recherchons obstinément la lumière essentielle qui va nous guider en nous montrant la route sûre de l'éducation de l'avenir. Faire des concessions au milieu n'est pas grave si nous avons conscience de ces concessions. Le danger - et nous l'avons toujours dénoncé - c'est de croire et de laisser croire que nous continuons toujours à suivre des voies royales alors que, par nécessité passagère, nous nous réfugions dans des impasses. Plus nous faisons de concessions, plus nous devons dresser haut et ferme le drapeau du ralliement à nos techniques.

C'est ce drapeau qu'assure et que fait flotter notre revue "TECHNIQUES DE VIE".

Cette revue est d'autant plus indispensable que s'accroît le nombre d'éducateurs qui croient ou font croire qu'ils pratiquent les Techniques FREINET parce qu'ils font un texte libre plus ou moins scolastisé ou emploient les fichiers autocorrectifs. C'est le nombre d'abonnés à TECHNIQUES DE VIE qui marque comme le baromètre de ce danger.

Il est normal, et fatal pourrions-nous dire, que basculent à tout moment dans l'erreur, des éducateurs qui ne prennent chez nous que le mécanisme, qu'ils risquent même de faire tourner à vide ou à contretemps. C'est dans la mesure où s'accroît le nombre des camarades conscients que s'assure et se garantit le destin de notre mouvement. Un éducateur qui a lu nos livres, qui a médité les études parues dans TECHNIQUES DE VIE, qui participe directement à la vie de "l'EDUCATEUR", qui s'intègre dans l'activité du groupe, ce maître va avec sûreté et nous lui faisons confiance parce qu'il a compris....

..... Quelques camarades me demandent de faire une mise au point à l'intention des jeunes sur la place de nos techniques dans la pédagogie française et internationale.

Notre réponse est simple. Jusqu'à ce jour la pédagogie a été actionnée par ceux qui, n'ayant jamais enseigné, ou ne faisant plus classe, ont le temps, le prestige et l'autorité pour parler au nom de l'immense armée des éducateurs. Ils parlent bien, présentent des théories parfois excellentes, mais ils ne descendent jamais jusqu'à nous, éducateurs. Les vrais problèmes de notre classe, les leçons, la discipline, le rythme et les modalités de travail : ils nous laissent le soin d'y pourvoir. Pour eux, ce sont là préoccupations mineures, soucis d'artisans au travail, donc peu dignes de retenir l'attention de ceux de l'Olympe.

C'est à notre connaissance, la première fois que des éducateurs s'organisent eux-mêmes pour tenter de résoudre les vrais problèmes de leur métier. Et l'on s'aperçoit alors que cette technique pédagogique si communément négligée a pris un retard catastrophique sur la théorie, que des questions nouvelles se posent, que les théoriciens n'avaient pas même envisagées, et dont ils se refusent encore à reconnaître l'urgence.

Et c'est tous ensemble, à quelques milliers de praticiens enthousiastes que nous forgeons notre pédagogie moderne, avec ceux qui veulent bien nous comprendre et nous aider, contre eux s'il le faut.

Car s'ils peuvent faire barrage à notre pédagogie démocratique, ce sont les praticiens qui vaincront.

VI - NOS AMIS NOUS ECRIVENT

de Robert COLIN - (88) -

"J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les deux derniers numéros du bulletin des Amis de Freinet".

de Gaëtan MATHIEU - (10)

"J'ai beaucoup aimé le dernier bulletin et tout ce qui concerne la vie de Freinet me paraît très bon. Je crois que le dernier article : "Son enfance" racontée par lui-même, éclaire d'une façon merveilleuse l'homme et sa philosophie".

de Paulette 40 - (13)

"Nous offre, à l'occasion du Congrès d'AIX-en-PROVENCE 1973, la possibilité de tenir une assemblée générale des Amis de Freinet digne de notre association."

Enfin, M. TORAILLE, président de l'O.C.C.E. demande pour le bulletin de liaison de l'O.C.C.E., un article présentant le bulletin des Amis de FREINET, et faisant appel en faveur de l'adhésion à l'Association.

Et termine par sa satisfaction de lire les souvenirs de FREINET.

Nous essaierons de continuer dans cette voie, et merci à ceux qui nous écrivent.

M. GOUZIL

VII - D O N S
- BIBLIOGRAPHIE

DONS -

Nous avons reçu des documents de :

France SERRET	07
Louis PRADAL	07
Marcelle LAVIEILLE	42
M. DELORME	42
M. VALLAS	42
DANIEL	29 S
Jeanne ST.MARTIN	47 - AGEN
GUIDEZ	79 -
Yvonne PENDAS	34 -

A l'occasion du renouvellement de leur abonnement, VANDEPUTTE, JOURDANET, Josette DANDINE, Paul BOISSEL, BERNARDIN, la maison PEBEO, se sont montrés généreux.

Nous les remercions bien vivement et espérons que leur exemple sera suivi.

BIBLIOGRAPHIE (suite)

Pour l'Ere Nouvelle - (revue internationale d'éducation nouvelle)

n° 99 -	Juillet 1934 -	Une technique nouvelle du travail scolaire par l'Imprimerie à l'Ecole (FREINET)
n° 121 -	Octobre 1936 -	L'Imprimerie à l'Ecole Introduction de Wallon L'imprimerie à l'école. Exposé de FREINET.

Clarté - (revue de Barbusse)

1er	Septembre 1923 -	Pestalozzi, éducateur du peuple.
-----	------------------	----------------------------------

VIII- SITUATION COMPTABLE au 25 MARS 1972.

EN COMPTE le 20 NOVEMBRE 1971 (bulletin n° 9)

4 997,07

RECETTES

Entre le 20 novembre 1971 et le 25 mars 1972

34 adhésions à 10 F	340,00 F
62 abonnements à 5 F	310,00 F
Dons	117,00 F
Vente plaquettes et remboursement fraîs expédition	11,65 F

Total des Recettes 778,65

TOTAL GENERAL

5 775,72

DEPENSES

Frais secrétariat, timbres, téléphone	197,75 F
Frais papeterie pour secrétariat	72,08 F
Frais documentaliste, papeterie, fiches pochettes et divers ...	326,71 F
Tenue compte C.C.P.	5,00 F
Enveloppes C.C.P.	1,20 F
Photocopies	212,50 F

Total des Dépenses 815,24 F

RESTE EN CAISSE

4 960,48

Soit au C.C.P. NANTES	1 460,48 F
Aux Créditeurs associés	3,500,00 F
	4 960,48 F

Le 25 mars 1972

La trésorière

M.L. CROCHET

IX - NOS ANCIENS NOUS QUITTENT

France SERRET m'apprend le décès de Jeanne PRADAL de l'Ardèche.

A son frère qui a bien voulu faire don des brochures que détenait sa soeur, à l'Association, nous adressons nos sincères condoléances.

France SERRET signale que Jeanne PRADAL a adopté la pédagogie Freinet dès 1925. Camarade timide, assez effacée, mais d'une jeunesse d'esprit qui dure longtemps, Jeanne PRADAL avait un journal scolaire d'une fraîcheur, d'une spontanéité que France SERRET, malgré le temps, n'a pas oublié.

X - COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE DES "AMIS DE FREINET"

LILLE - 29 MARS 1972

En l'absence de René DANIEL, excusé, c'est au doyen Raoul FAURE que revient l'honneur de présider cette Assemblée Générale des AMIS DE FREINET.

GOUZIL excuse également nos amis ALZIARY qui se remet dans de bonnes conditions d'une opérations et Charlotte AUDUREAU, fatiguée.

A ces deux excellents camarades, qui nous ont tant aidé pour que l'Association vive et se développe, l'Assemblée Générale unanime leur adresse avec ses voeux de prompt rétablissement, l'assurance de son affectueuse amitié.

Les "chevilles ouvrières" sont là.

Jacques et Marie Louise CROCHET. Raymond DUFOUR, à qui nous devons cette exposition tous les ans plus étoffée, plus substantielle.

Dans une des deux belles salles mises à notre disposition par le Comité d'Organisation du Congrès, qu'il soit vivement remercié, une vingtaine de camarades représentant les départements suivants :

06 - 29 - 38 - 44 - 57 - 58 - 60 - 61 - 62 - 63 - 83 - 88 -

participent au débat.

GOUZIL rappelle dans quel esprit cette association a été créée. Elle groupe actuellement 818 adhérents; si chacun voulait faire un effort, nous devrions atteindre très rapidement le millier.

Nous avons déjà atteint un premier but, celui de retrouver tous les écrits de FREINET et monter un micro-film. Nous touchons au but, et nous ne saurions trop louer les France SERRET, René DANIEL, Louis LORRAIN. Charlotte AUDUREAU, DORE, BARTHOT, Marcelle LAVIEILLE, ALZIARY, le frère de Marguerite BOUSCARUT, de leurs dons ou communications.

Nous demandons à nos camarades Mesdames GUET et MICHAUD de l'Allier de songer à nous. Merci.

Si nous ne nous développons pas comme je le souhaiterais, c'est que, tout simplement, il manque à la tête de chaque département, un camarade actif, dévoué qui sans se lasser, recherche l'adhésion, le document utile et introuvable.

N'oublions pas que FREINET a été pillé, volé, par les perquisitions policières de DALADIER et de PETAIN, et si nous voulons réaliser une oeuvre solide, rationnelle, il nous faut tous les éléments, tous les témoignages indispensables à un tel travail.

Après le tour d'horizon sur la vie et l'oeuvre de FREINET, Elise prépare un travail pédagogique sérieux qui paraîtra sous forme de numéro spécial des "AMIS DE FREINET".

Quant à moi, je songe à plusieurs numéros à lire dans les deux années à venir :

- FREINET et l'U.R.S.S.
- FREINET et l'ESPAGNE
- L'affaire FREINET
- Les Congrès FREINET

.../...

Que nos camarades qui auraient des documents veuillent bien me les communiquer. Merci.

En résumé, il nous faut un délégué départemental actif, et bientôt nous aurons des sections "AMIS DE FREINET" agissantes et dynamiques.

Du très amical débat qui s'instaura après cet exposé, relevons les questions de 06 - JOURDANET :

- "Ne pourrait-on pas inclure cet abonnement dans la liste des abonnements aux divers bulletins".

DUFOUR lui répond avec son franc-parler : "Nous avons fait des pieds et des mains" pour qu'il soit reconnu et tiré à CANNES.

Je profite de cette occasion pour dire que les "AMIS DE FREINET" est commission de l'I.C.E.M., que le bulletin est tiré et envoyé par CANNES, ce dont nous lui sommes bien reconnaissants.

Mais,, photocopies, courrier, nous absorbent beaucoup d'argent et nous avons tant de difficultés à percevoir le prix de l'abonnement - négligences, mes amis - que nos ressources restent modestes.

Emile THOMAS demande, lui aussi, et c'est la seule chance de succès que "le délégué départemental des "AMIS DE FREINET" doit nous aider sur le plan recouvrement des abonnements.

J'accepte bien volontiers de relever la liste de tous ceux qui n'ont pas réglé leurs cotisations et de les contacter dans le département. Si chacun faisait ainsi....

D'accord Emile, mais ce n'est pas le cas partout.

Un autre problème nous retient, c'est celui de la recherche des documents. Nous devons chercher FREINET, surtout en tant "qu'homme" sur son caractère humain.

Ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher savent l'affectibilité, la sensibilité qui l'habitaient.

Raoul FAURE rappelle une formule favorite de FREINET "Si tu veux conserver un ami, fais-le travailler".

DUFOUR regrette que par suite de la négligence de beaucoup, le montage audiovisuel prévu voici deux ans, sera abandonné.

Personnellement, je le regrette et lance un dernier appel. A ce sujet, que les amis de MARIN de (92) Bagnolet soient remerciés pour les excellentes diapositives sur Gars, mises à notre disposition.

RAVARY (61) signale qu'un libraire installé depuis fort longtemps dans l'Orne liquide son stock. Il est en mesure de fournir toutes les B.E.N.P., le fichier scolaire coopératif... GOUZIL lui demande d'en faire l'inventaire. Si le montant de cet achat n'est pas exorbitant, nous tenterons un effort.

Ceux qui seraient intéressés par un achat éventuel peuvent nous écrire :

Marcel GOUZIL - 7 Rue Henri Viot - (44) NANTES

Les secrétaires de service

GOUZIL et E.THOMAS

XI - NOUVEAUX ADHERENTS

NOUVEAUX DELEGUES DEPARTEMENTAUX -
COMITE D'HONNEUR

NOUVEAUX ADHERENTS

01 -	CHAUVILLE	
05 -	BERARD	Jean-Pierre
06 -	LEGAGNOUX	Denise
13 -	LE TOQUART	Dominique
14 -	SENECHAL	Gérard
29 -	TIRANT	Yvonne
31 -	CAMPO	Yvette
38 -	MOENNE-LAECOEZ	Anne-Marie
44 -	RAOUX	Germain
	LE BLAY	Daniel
47 -	BIREM	
50 -	PORTIER	Joseph
57 -	JACOB	Roger
61 -	RAVARY	J.
72 -	PLACAIS	Edouard
77 -	LE MOAL	19, Avenue des Carrosses - AVON
78 -	CADIOUX	ORVILLIERS
	Mme LALANNE	Ecole St. Lubin - CHEVREUSE
	M. MICHOUX	49, av. de la République - HOUILLES
	Melle AUBOIN	10, allée des Coquelicots - ACHERES
	Mme DAMOUR	Groupe scolaire H. Wallon - ACHERES
	Mme SGUBBI	23, Rue de Champagne - HOUILLES
	Melle VIALTEL	13, Rue de Normandie - PLAISIR
	Mme RIBAUT	33, Bd. Victor Hugo - LES MUREAUX
	Mme CROSNIER	42, La Gaillarderie - NOISY LE SEC
	BLONDY	Ecole Mixte La Bruyère - POISSY
83 -	BEAUDON	Albert
	BERNARD	Michel
	GO	Jeannette
	JEUGOU	
	LAULY	Jacques

83	MAURO	Rosita
	MONNIER	Jeanne
	MOREL	Jean
	PIGNARD	J.Pierre
	REBUFFEL	Anne-Marie

NOUVEAUX DELEGUES DEPARTEMENTAUX -

05 -	BERARD	Jean-Pierre - 22 B. Résidence d'Entrais - GAP
25 -	BESANCON	Michel - CHATELBLANC - Chaux Neuve
34 -	PENDAS	Yvonne - FRONTIGNAN
38 -	GIROIE	André - 15, Rue Marguerite Monnot - DECIZE

COMITE D'HONNEUR

07 -	PRADAL Louis	Frère de Jeanna PRADAL
17 -	ROUSSEAU Pierre	Compagnon de captivité de FREINET
60 -	CLAUDE GEORGES	Compagnon de FREINET

In mémoriam

07 -	PRADEL Jeanne
------	---------------

A P P E L

J'ai envoyé près de 500 appels individuels pour réclamer aux retardataires et aux négligents, le règlement de l'abonnement au bulletin des "AMIS DE FREINET".

Calculez le temps et la dépense gaspillés inutilement.

Nous ne pouvons prolonger cette plaisanterie indéfiniment.

Deux solutions s'offrent à vous :

- Virez 5 F par année au C.C.P. 2873-13 - NANTES "AMIS DE FREINET"
- Dites-nous s'il faut continuer à vous assurer le service.

M. GOUZIL

Pour adhérer, virez 15 F. (abonnement un an à la revue : 5 F.
adhésion.....10 F)

Virez à " AMIS DE FREINET " - NANTES
2873-13 - NANTES

Nous ne serons jamais assez pour mener à bien notre tâche.
